

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
  
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

# REVUE · CANADIENNE



REVUE  
CANADIENNE

---

Philosophie, Histoire, Droit, Littérature, Economie Sociales, Sciences,  
Esthétique, Apologétique Chrétienne, Religion, Etc.

---

TOME QUATORZIÈME

---

*In necessariis unitas, in dubiis libertas, in omnibus caritas*  
ST. AUGUSTIN

---

MONTRÉAL  
COMPAGNIE D'IMPRIMERIE CANADIENNE, 222 RUE NOTRE-DAME  
1877



# REVUE CANADIENNE

---

Philosophie, Histoire, Droit, Littérature, Economie sociale, Sciences,  
Esthétique, Apologétique chrétienne, Religion.

---

## DON GARCIA MORENO

PRÉSIDENT DE L'ÉQUATEUR.

(suite et fin)

II

Quærite primum regnum Dei  
et justitiam ejus, et hæc  
omnia adjucientur vobis.

Pour nous, qui ne partageons pas les idées dites modernes, nous ne refuserons pas nos hommages à un grand homme d'Etat, pour cela seulement qu'il a été catholique et après avoir admiré ses œuvres si nombreuses et si utiles, nous admirerons et nous honorerons aussi les principes dont il s'est inspiré, dans l'accomplissement de ses devoirs et de ses travaux. Lui même a proclamé ces principes dans les paroles qu'il adressait le 10 août 1873, aux représentants de l'Equateur.

“ Puisque nous avons le bonheur d'être catholiques, soyons le donc entièrement et ouvertement, soyons catholiques dans la vie privée et dans la *politique*, rendons à la vérité de notre conviction intime et de nos discours le témoignage des actes publics !..

“ Si notre conduite doit toujours être celle d'un peuple catholique, combien plus le faut-il, dans un temps de guerre terrible et géné-

rale contre notre sainte religion ! Maintenant que le blasphème des apostats nie même la divinité de Jésus-Christ, maintenant que tout s'unit, se conjure et s'élève contre Dieu et son Christ, maintenant que de l'abîme de la société bouleversée il s'élance un torrent d'infamie et de haine contre l'Eglise et la société elle-même, comme dans ces tremblements de terre effrayants, qui ouvrent des abîmes inconnus et font jaillir des fleuves destructeurs remplis de lave et de boue : maintenant, dis-je, notre attitude doit répondre aux circonstances ; fermeté et courage, tel est notre noble devoir, nous tenir à l'écart de la lutte serait lâcheté et trahison. Marchons donc en avant, comme de vrais catholiques, armés d'une fidélité inviolable ! Plaçons notre espoir non dans nos forces mais dans la protection du Tout-Puissant. Heureux alors serons-nous ! heureux ! mille fois, si, pour notre récompense, le Ciel continue à répandre sa bénédiction sur notre patrie, et plus heureux serai-je moi-même, si par surcroît, je mérite la haine, la calomnie, les insultes des ennemis de notre Dieu et de notre saint Foi."

Voilà des paroles comme nous nous avons peu souvent occasion d'en entendre, de nos jours. Où est le souverain qui viendrait ainsi affirmer sa foi et confesser Jésus-Christ, devant Dieu et devant les hommes ; devant son peuple et devant le monde entier ? Ai-je besoin de dire que le courageux Président Moreno, conformait ses actions à ses paroles, qu'il a été partout et toujours, de cœur et de fait, chrétien et catholique ? " catholique sans remède," suivant l'expression de M. Veuillot, " de la race aujourd'hui quasi " inconnue parmi les chefs officiels des peuples, qui se tourne " d'abord vers notre Père qui est aux cieux, et qui lui dit à voix " haute : " Que votre règne arrive." Ce que nous savons de sa vie privée est tout simplement édifiant ; c'est la vie d'un saint. Pendant son séjour à Paris, il n'alla pas une seule fois au théâtre. Son temps était partagé entre le travail et la prière. Ses ennemis n'ont pu trouver aucune accusation contre la pureté de ses mœurs. Devenu président, il se faisait un honneur de servir la messe. Dans sa maison, il récitait tous les jours la prière et le chapelet en commun avec sa famille, sa garde et ses domestiques. " C'était une joie et un exemple de le voir prier, disait un de ses " parents, souvent témoin de cette scène. Sa noble voix, sonore et " pénétrante, nous lisait le texte connu, mais parfois sa piété lui " inspirait des paroles nouvelles, qui avaient trait aux besoins du " moment. Il demandait secours pour les nécessités pressantes de " l'Etat, suppliant Dieu de lui dicter ce qu'il devait faire et d'agir " lorsqu'il se sentait impuissant." Intègre et méprisant le luxe et la fortune, il consacrait son revenu aux œuvres de charité, à l'en-

tretien des hôpitaux et des maisons d'éducation. Encore une fois, où trouverait-on pareil exemple chez les souverains et les chefs des peuples ?

Il aimait par-dessus tout la justice. Il était implacable pour les conspirateurs et les pillards, mais plein de compassion pour les petits et les pauvres. A l'hôpital de Quito, dont il était le directeur et qu'il visitait tous les jours, il fit plusieurs actes de charité héroïque. Dans son intérieur, il était doux, aimable, joyeux, simple, toujours prêt à obliger et à faire plaisir. Avec cela, d'un courage indomptable, d'une énergie et d'une fermeté à l'épreuve de tout. " Nous viendrons à bout de l'impossible, disait-il ; les difficultés sont faites pour être vaincues." Sa vie était à Dieu, rien ne lui coûtait moins que de l'exposer pour la cause de Dieu et pour sa patrie. Un jour, dit un de ses biographes, une ville venait de s'insurger à l'instigation d'un chef militaire. Garcia Moreno partit absolument seul, arriva seul dans la ville, et se rendit seul chez le traître déconcerté. Il lui dit : " Me voici, rendez-vous en prison."

Mais qu'est-il besoin d'énumérer ses grandes qualités ? Pouvaient-elles ne pas se trouver au degré le plus éminent chez celui qui était avant tout un homme de prière ? Sa piété vive, et sincère doit donner la mesure de toutes ses vertus. Entre autres traits de sa foi simple et agissante, nous pouvons citer la lettre qu'il écrivait le 1er avril 1874 à l'abbé Stanislas Ulanecki, à Lourdes, le remerciant pour son agrégation à la confrérie de l'Immaculée Conception et à l'association de Notre-Dame du Sacré-Cœur, et demandant d'y inscrire madame Mariana Alcazar de Garcia Moreno (sa femme), et son fils unique, Gabriel Garcia Alcazar, âgé de 4 ans.

Telle fut sa vie privée, telle fut sa vie publique, suivant ses propres paroles citées plus haut. Son gouvernement fut un gouvernement catholique, dans toute l'étendue de ce mot. Nous en avons vu la preuve en énumérant ses principales actions. La première fut un concordat, tel que le Saint Père le voulut. Il ne craignit pas de reconnaître l'autorité de l'Eglise, il ne vit pas un empiètement dans les libertés et les droits qu'elle réclame, et il ne lui vint pas à l'idée de trouver indue l'influence qu'elle prétend exercer dans la conduite des peuples. Il ne lui était pas difficile de conclure un concordat, et d'en arrêter les conditions. *Ama, et fac quod vis.* Aimez et faites ce que vous voudrez, dit-on aux âmes qui aspirent à la perfection. Garcia Moreno aimait l'Eglise, il pouvait faire ce qu'il voulait. Ses relations avec le Chef de l'Eglise furent celles d'un fils dévoué et soumis vis-à-vis d'un



père vénéré. Ses lettres en témoignent. Il s'empressa d'établir dans ses états l'œuvre du denier de Saint Pierre, et c'était pour lui un bonheur d'offrir tous les mois ce tribut destiné à venir en aide au Vicaire de Jésus-Christ. Il y attachait une grande importance, et il en parlait encore dans son dernier message :

“ Fils dociles et dévoués de ce vénérable vieillard, de ce Pontife saint et infailible que tous les puissances de la terre abandonnent à l'heure où il est opprimé par de lâches et vils impies, nous avons continué à lui envoyer chaque mois le léger secours pécuniaire que nous lui avons consacré depuis 1872. Comme notre faiblesse nous oblige de demeurer spectateurs passifs de son lent martyr, puisse cet humble don être au moins une preuve de notre affection et de notre tendresse, un témoignage de notre obéissance et de notre fidélité.”

Moreno n'avait pu, en effet, assister insensible et indifférent, à l'attentat qui, en 1870, a dépouillé le St. Père de ses domaines temporels, au profit de la Révolution, représentée par le roi de Piémont, et qui a fait, du Chef Suprême de l'Eglise, le prisonnier de Victor Emmanuel. Seul de tous les souverains, de tous les gouvernants, Moreno a élevé la voix, pour protester hautement et solennellement contre cette violation odieuse du droits divin et humain, contre cette injure sans nom jetée à la face des 210 millions de catholiques qui peuplent aujourd'hui la terre.

Cette fière et courageuse protestation n'a pas été écoutée “ ici bas,” et cela devait être : mais elle l'a été là haut, et, soyons-en sûr, elle n'a été perdue ni pour la cause sainte qui l'a inspirée, ni pour celui qui la formulait dans toute la sincérité et la hardiesse de sa foi.

L'adresse du congrès au peuple de l'Equateur, en réponse au dernier message de Moreno, expose en termes éloquents ce qu'il a fait pour la religion et l'Eglise.

“ Rien ne le caractérise, ni ne brille plus dans son auréole que cette protection franche et décidée, efficace et constante, accordée par don Garcia Moreno à la religion, dont la vérité s'était présentée à cette vaste intelligence avec le sceau éternel de l'infailibilité de la parole divine.”

“ Concitoyens, contemplez votre éminent président, seul, debout au milieu de la tempête déchainée contre l'Eglise. Tandis que l'on prend parmi tant de peuples de la terre, au nom d'une malheureuse civilisation païenne, la hache sanglante de la révolution sauvage et barbare pour frapper sur la croix rédemptrice, il arbore dans ses fortes mains l'étendard de la régénération du monde, en donnant aux nations et aux rois un noble exemple. Il présente sa

“ vaillante poitrine au torrent de l'impiété qui inonde la terre, et il change notre patrie en une arche qui surnage sereine et tranquille au milieu du déluge universel.”

Eh bien ! c'est en professant hautement et publiquement cette foi catholique, cette foi des anciens jours, c'est en consacrant sa République au Sacré-Cœur, c'est en obéissant à l'Eglise, en demandant son aide et en confiant au clergé la direction entière de l'instruction publique, c'est en cherchant, avec son peuple, le royaume de Dieu, que Garcia Moreno a accompli tant d'œuvres merveilleuses, qu'il a transformé sa patrie et lui donné l'ordre, la paix, la civilisation et la richesse.

Devons-nous nous étonner que pareille cause ait produit pareil effet, et que de tels moyens aient eu de tels résultats ? Les libéraux s'étonneront peut-être, ou feindront de s'étonner. Mais pour nous, il n'y a rien là qui ne soit conforme à l'ordre des choses. Garcia Moreno a été catholique dans son gouvernement : cela nous explique naturellement et manifestement le succès qu'il a obtenu.

Parmi toutes les questions débattues de nos jours (et l'on sait qu'il y en a dans cette ère des parlements et des journaux), il en est une qui a particulièrement occupé les esprits, que l'on a débattue, que l'on débat encore tous les jours, de parole et d'action, à coups de plume et à coups de fusils, et qui ne paraît pas, pour tout cela, être plus près d'une solution satisfaisante.

C'est la Révolution qui a eu l'honneur de mettre cette question sur le tapis. Auparavant, on n'en parlait pas. Peut-être était-ce (il est permis de le supposer) parce que la question alors n'en était pas une, et qu'elle était toute résolue d'avance.

Mais nous sommes loin de ce temps là. La Révolution est venue nous apporter le progrès et la lumière, et aujourd'hui, le souverain sur le trône, le ministre dans son cabinet, l'orateur à la tribune, le journaliste à son bureau, l'ouvrier dans son atelier, sont tous occupés à résoudre le grand problème : quel est le meilleur système de gouvernement, la constitution qui offre plus de garantie aux libertés du peuple et aux droits de l'homme ; en un mot, ce que l'on cherche, c'est le secret du bonheur, pour le peuple et la société. A force de raisonnements, on en fait une énigme. La question est devenue le mot du sphynx. Le sphynx, aujourd'hui, c'est le peuple, qui pose l'énigme à ceux qui le gouvernent, et qui dévore ceux qui ne lui donnent pas la réponse qu'il attend.

Mais cette question ne saurait-elle réellement être résolue ?

Chaque système de gouvernement a ses partisans, chaque opinion politique a une armée d'orateurs et d'écrivains pour la soutenir et la prôner. Nous n'avons pas à discuter le mérite de chaque système

politique, de chaque forme de gouvernement. Disons, si vous voulez, que toutes les formes sont bonnes, mais à une condition. Il faut, on le sent, qu'il y ait une règle, une loi générale qui garantisse l'union et la bonne entente entre les gouvernants et les gouvernés. Cette règle, c'est l'union de l'Eglise et de l'Etat, suivant les principes éternels de la doctrine catholique, c'est-à-dire, la soumission de l'Etat à l'Eglise, de l'homme et des peuples à Dieu. En un mot, c'est l'obéissance. L'orgueil et l'esprit de révolte, personnifiés dans la Révolution, ont tout perdu ; l'obéissance, enseignée par l'Eglise, doit tout sauver. C'est l'obéissance qui maintiendra l'ordre dans la société, comme elle le maintient dans l'intérieur des cloîtres, et dans les rangs des armées. Avec l'ordre, avec la paix, on aura tous les éléments nécessaires à la prospérité et au bonheur d'un peuple. Le souverain qui obéit à Dieu et à l'Eglise verra, à son tour, son peuple soumis à ses lois.

C'est ce que l'illustre Garcia Moreno avait compris, dès le commencement. Dans son dernier message, il a défini dans quelques mots son système politique et le programme qu'il avait adopté :

“ Ne perdez pas de vue, législateurs, que tous nos petits succès seraient éphémères et infructueux, si nous n'avions pas fondé l'ordre social de notre République sur le roc toujours combattu et toujours vainqueur de l'Eglise catholique. Son enseignement divin, que ni les hommes ni les nations ne peuvent renier sans se perdre, est la règle de nos institutions, et la loi de nos lois.”

Nous le disons sans crainte : que les gouvernements troublés et tourmentés adoptent ce programme, et ils en verront bientôt les heureuses conséquences. Ce n'est plus une simple théorie, une utopie, un rêve irréalisable qu'on leur met devant les yeux. La théorie est soutenue par l'exemple, les principes ont reçu la sanction des faits ; et quand ce n'aurait été que pour donner cet exemple et apporter cette preuve, cela était encore assez pour que Moreno vécut, travaillât et mourût.

La démonstration qu'il a donnée a été complète, la preuve sans réplique. Les catholiques, dit-on, sont ennemis de la science et des lumières, ils tiennent systématiquement le peuple dans l'ignorance. A cette première accusation, Moreno a répondu en fondant des écoles et des collèges, des musées, un conservatoire, etc., en se faisant lui-même professeur, en consacrant ses revenus à l'œuvre de l'éducation.

Seconde accusation : Le catholicisme est l'ennemi de la liberté et tend à asservir le peuple sous le joug du despotisme clérical. Les catholiques sont les ennemis du genre humain. Garcia Moreno a réfuté cette seconde accusation en réformant la

constitution dans le sens le plus populaire, en basant le suffrage sur le chiffre de la population, et non sur le privilège des villes, comme cela était antérieurement, en réprimant les pillards, en rendant la sécurité aux bons, en diminuant les impôts, en établissant des hôpitaux, en se faisant membre de la Congrégation des Pauvres, etc.

Les catholiques sont les ennemis du progrès. On le voit, dans les travaux publics dûs à l'initiative du président Moreno, dans la construction de cinq grandes routes, la formation d'une armée régulière, l'embellissement des villes, la réforme de l'administration.

Enfin, dernier reproche bien des fois formulé implicitement, sinon ouvertement, les catholiques sont inaptes à gouverner, incapables de grandes conceptions et de grandes choses. Comme Garcia Moreno, qui a été professeur, recteur de l'Université, dictateur, général-en-chef, président, écrivain, homme d'Etat, homme de science et homme de guerre.

Voilà ce que le noble président de l'Equateur a démontré au monde. Il a prouvé encore ceci : que Dieu bénit le peuple qui le sert fidèlement, et qu'en cherchant d'abord le royaume de Dieu, les nations, comme les individus, voient la Providence pourvoir surabondamment à tous leurs besoins.

Ainsi, par le fait que Garcia Moreno a été catholique, nous avons expliqué les railleries dont il a été l'objet, le silence dont il a été victime, et en même temps le succès qu'il a obtenu dans la conduite de son peuple. Ce même fait doit encore nous expliquer une chose : la haine, la haine furieuse, implacable qui fut vouée au noble président, qui le poursuivit partout et qui l'a tué. Nous ne devons pas l'oublier : il avait fait trop de bien pour qu'on ne lui fit pas de mal.

### III

*Hæc est hora vestra et potestas tenebrarum...*

Vous est-il jamais venu à l'esprit de pénétrer le mystère de la Révolution ? Car, là encore, il y a un mystère, le mystère du mal. La Révolution s'est présentée aux peuples de la terre avec les grands mots de liberté, égalité, fraternité. Elle a parlé d'amour de la patrie, de dévouement à la cause du peuple. Sous ces mots d'amour et de dévouement, elle a caché son véritable esprit, qui n'est autre chose que la haine. Depuis sa chute, Satan n'a con-

servé qu'un sentiment : la haine contre Dieu et contre ses œuvres, et surtout contre son Eglise. Et la Révolution, qui est l'esprit de Satan, ne saurait inspirer que la haine. Mais, voilant ce sentiment infernal sous des apparences trompeuses, c'est dans l'ombre qu'elle poursuit l'œuvre de la haine. Pour cela, elle a établi une organisation secrète, redoutable, qui couvre aujourd'hui toute la terre, et dont l'influence occulte et toute-puissante se fait sentir dans les actions et les événements qui décident du sort des peuples. Comme Dieu veut sauver le monde par l'Eglise, Satan veut la perdre par les sociétés secrètes.

L'Amerique du Sud est devenue, de nos jours, le repaire des sociétés secrètes, et c'est là qu'elles manifestent avec le plus d'audace leur tendance pernicieuse et leurs principes destructifs.

Longtemps les francs-maçons avaient gouverné l'Equateur, à la faveur de l'anarchie dans laquelle ce malheureux pays était plongé, avant l'avènement de Garcia Moreno. Ce dernier, en montant au pouvoir, devint l'ennemi déclaré des conspirateurs et des sectaires, et il s'opposa de toutes ses forces et par tous les moyens à la réalisation de leurs desseins ténébreux, voyant en eux les plus dangereux ennemis de la société. De leur côté, les franc-maçons voyaient dans Garcia Moreno un homme qui osait établir un gouvernement catholique et prendre l'Eglise sous sa protection. On comprend que dès le commencement sa perte fut résolue.

Il le savait, mais il ne s'en épouvantait pas, et il n'en continuait pas moins son œuvre, sans chercher à se protéger autrement que par les bienfaits qu'il répandait autour de lui. Connaissant les rancunes implacables de ses ennemis, il voyait le sort qui lui était réservé : mais il l'acceptait d'avance. On en jugera par la lettre suivante qu'il écrivait au Saint Père pour lui annoncer sa réélection comme président :

“ J'implore votre bénédiction apostolique, ô très St. Père, ayant été sans que je l'aie mérité, réélu pour gouverner pendant six nouvelles années cette République catholique. Bien que cette nouvelle période ne commence que le 30 août, jour où je prêterai le serment constitutionnel, et qu'alors seulement il sera de mon devoir d'en donner officiellement connaissance à votre Sainteté, je veux cependant dès aujourd'hui lui faire part de ma réélection, afin d'obtenir du ciel la force et les lumières dont j'ai besoin plus que tout autre pour rester le fils dévoué de notre Rédempteur et l'obéissant serviteur de son Vicaire infallible.

“ Aujourd'hui que les Loges des pays voisins, à l'instigation de l'Allemagne, vomissent contre moi toutes sortes d'injures atroces et d'affreuses calomnies, se procurant en secret les moyens de

m'assassiner, j'ai plus que jamais besoin de la protection divine pour vivre et pour mourir en défendant notre sainte religion et cette chère République que Dieu m'a appelé à gouverner.

“ Quel bonheur pour moi, Très-Saint Père que celui d'être détesté et calomnié pour l'amour de notre divin Rédempteur; et quelle immense félicité ce serait pour moi si votre bénédiction m'obtenait du ciel la grâce de verser mon sang pour celui qui, étant Dieu, a voulu verser le sien en s'immolant pour nous sur sa croix ! ”

Cette lettre est datée de quelques jours seulement avant sa mort. Le noble président semble avoir eu le pressentiment que le moment du sacrifice approchait, et son âme héroïque l'appelait de tous ses vœux.

Il entre dans les desseins incompréhensibles de la Providence que l'esprit du mal ait, à certains moments, pleine liberté d'agir, de nuire, de triompher. Cette heure de la puissance des ténèbres, que le Sauveur vit venir pour lui, au jardin de Gethsémani, Il permet qu'elle arrive aussi pour ceux qu'il invite à boire avec lui le calice de sa Passion. Cette heure était venue pour Garcia Moreno.

Le 6 août 1875, en quittant sa demeure, le président Garcia Moreno rencontra quatre individus et les dépassa sans défiance. Un des assassins, se retournant aussitôt, se précipita sur Garcia Moreno et lui appliqua, par derrière, sur la tête, un violent coup de *machette* (sabre court en usage dans toute l'Amérique espagnole.)

Le président tomba, mais il se releva immédiatement, et marcha, la figure ensanglantée, avec cette énergie qu'on lui connaissait, droit sur l'agresseur, cherchant à le saisir et faisant semblant de tirer une arme des poches de son habit. Ce que voyant les autres conspirateurs lui tirèrent deux coups de revolver à bout portant. Garcia Moreno fit quelques pas en chancelant et tomba pour ne plus se relever.

Avant de prendre la fuite, les assassins lui portèrent plusieurs coups de *machette* pour l'achever ou le défigurer.

Il respirait encore quand on le releva. On le transporta à la cathédrale, dans la chapelle de Notre-Dame des Sept-Douleurs, où il avait coutume de venir prier chaque jour. Il reprit un moment connaissance, balbutia une prière, et expira, en répétant une parole qu'il avait souvent à la bouche : *Dios no se muere*. Dieu ne meurt pas.

C'est ainsi que Garcia Moreno mourut comme il devait mourir, au pied de la croix pour laquelle il versait son sang.

Les quatre assassins avaient pris la fuite. L'un d'eux fut arrêté presque sur le champ, et massacré par les gens du peuple.

L'affreuse nouvelle s'était répandue partout, et la consternation ne saurait se décrire. Cependant, l'ordre ne fut pas troublé et l'attente des sectaires, qui avaient compté sur un soulèvement, fut complètement déçue. Dans les esprits et dans les cœurs, il n'y avait place que pour le deuil et la désolation.

Une proclamation officielle fut affichée dans les rues ; elle commençait ainsi :

#### JOUR D'HORREUR.

“ Le noble sang du régénérateur de la patrie vient de couler sous les coups de misérables et perfides assassins qui, armés du poignard et du revolver, ont éteint cette vie qui était aussi celle de la patrie. La victime innocente est montée au ciel et son cadavre ensanglanté commence déjà à recueillir avec usure les témoignages d'admiration que l'ingrate génération actuelle lui a longtemps refusés.

“ Ce sang, qui est celui du Juste, est maintenant répandu et crie vers le ciel...

“ Le peuple de cette capitale s'unit maintenant, comme bientôt s'unira la nation tout entière, pour pousser les gémissements de la plus profonde et de la plus poignante douleur sur cet homme providentiel que le crime le plus affreux vient de nous enlever.

“ Ne nous arrêtons pas à exprimer nos doléances, car nous sentons défaillir notre âme en présence d'une aussi grande douleur. Cette douleur est peinte sur tous les visages, et le deuil universel témoigne de l'affreuse calamité qui vient de fondre sur nous. Quel funeste orage de maux s'est soudain abattu sur nos têtes ! Nous avons de nombreux motifs pour le sentir et le déplorer.

“ La mort de notre chef nous a laissés comme orphelins et la patrie pleure comme une veuve la mort de son protecteur. Chacun est dans la tristesse, sauf ces hommes pervers de la race de Caïn qui ne partagent pas notre grave affliction et qui n'ont pas le même motif que nous de gémir amèrement.

Malheureux sommes-nous d'avoir perdu l'espérance de notre cœur !...”

Pendant ce temps, on communiquait au congrès le message que l'infortuné président avait préparé pour l'ouverture des Chambres, et qu'on avait trouvé sur lui, tout taché de son sang. Nous avons déjà cité plusieurs passages de ce remarquable écrit, dans lequel l'âme de Garcia Moreno se retrouve tout entière, avec son ardent amour pour sa patrie, et son dévouement sans bornes à la religion catholique.

Rappelant d'abord l'état déplorable où se trouvait le pays sous la domination des révolutionnaires, il montre quels heureux changements se sont opérés, depuis que les habitants de l'Equateur s'éloignant du torrent de l'impiété qui entraîne aujourd'hui le monde, se sont réorganisés comme nation vraiment catholique.

“ L'Equateur, dit-il, était autrefois comme un corps que la vie avait abandonné, et qui se voyait dévoré, comme les autres cadavres, par cette multitude d'insectes hideux que la corruption engendre dans l'obscurité du sépulcre; mais aujourd'hui, à cette voix souveraine qui commandait à Lazare de sortir de son tombeau fétide, il revient à la vie, quoiqu'il garde encore une partie des liens et des linceuls des morts, c'est-à-dire, quelques restes de la misère et de la corruption dans lequel il était enseveli.”

Puis, après avoir fait la revue des réformes et des travaux accomplis, constaté les progrès et l'état prospère de la République, et proposé ce qu'il y a encore à faire, pour compléter cette œuvre de régénération sociale, il conclut ainsi :

“ Dans quelques jours j'aurai terminé la période pour laquelle j'ai été élu, en 1869. La République a joui de six années de paix, durant lesquelles elle a marché résolument dans la voie du véritable progrès, sous la protection visible de la Providence. Les résultats obtenus auraient certainement été plus grands si j'avais possédé ces qualités nécessaires pour gouverner, et dont je suis totalement dépourvu, ou si, pour faire le bien, il suffisait de le désirer avec ardeur. Si j'ai commis des fautes, je vous en demande pardon mille fois, et je le demande avec des larmes sincères à tous mes compatriotes, étant bien persuadé que ma volonté n'y a été pour rien. Si, d'un autre côté, vous pensez que j'ai réussi en quelque chose, attribuez en le mérite d'abord à Dieu et à l'Immaculée Dispensatrice des trésors inépuisables de sa miséricorde, et ensuite à vous-mêmes, au peuple, à l'armée et à tous ceux qui, dans les différentes branches de l'administration m'ont secondé avec intelligence et fidélité dans l'accomplissement de mes difficiles devoirs.”

A la suite du Message, les ministres avaient écrit la note suivante :

“ Le Message qu'on vient de lire est la voix solennelle d'un mort, ou pour mieux dire, son testament, scellé matériellement avec son propre sang, puisque le noble magistrat venait d'en écrire la dernière partie de sa propre main, quand il fut assailli par les assassins. Les dernières paroles de ce message sont celles d'un père à l'agonie qui, bénissant ses enfants, jette sur eux un regard



“ suprême, troublé par les ombres de la mort, et leur demande  
 “ pardon, comme s’il avait fait autre chose que les combler de ses  
 “ bienfaits. Profondément émus et troublés par la douleur, il nous  
 “ est impossible de trouver des paroles capables d’exprimer nos  
 “ sentiments d’amour et de vénération.

“ La postérité honorera la mémoire de ce grand magistrat et de  
 “ ce grand politique ; la patrie conservera un souvenir éternel de  
 “ ce fils qui ne vécut que pour elle, et qui fut pour elle immolé.”

Nous avons déjà mentionné l’adresse par laquelle le congrès a répondu à ce message, et nous avons reproduit le magnifique portrait qu’il a tracé de l’illustre et regretté président. Les représentants du peuple n’ont pas borné à cela l’expression de leur admiration et de leurs regrets. Ils en ont fait l’objet d’un acte solennel, par lequel nous pouvons voir que Moreno avait su élever son peuple jusqu’à lui, et qu’ils étaient dignes l’un de l’autre.

“ *Le Sénat et la Chambre des Députés de l’Equateur ;*

“ **CONSIDÉRANT**—Que Son Excellence le Dr. Garcia Moreno, par son intelligence distinguée, sa vaste science et ses nobles vertus, a occupé le premier rang parmi les plus illustres fils de l’Equateur, qu’il a consacré sa vie et les rares et hautes facultés de son esprit et de son cœur à la régénération et à la grandeur de la République, en établissant les institutions sociales sur la solide base des principes catholiques ; qu’éminent parmi les grands hommes, il a bravé avec un front serein et un cœur magnanime les attaques de la diffamation, de la calomnie et du sarcasme impie, donnant ainsi au monde le plus noble exemple de fermeté et de persévérance dans l’accomplissement des devoirs sacrés de la magistrature catholique ; qu’il a aimé la Religion et la Patrie jusqu’à souffrir pour elles le martyre, léguant à la postérité une mémoire entourée de cette auréole immortelle que le ciel n’accorde qu’aux vertus éminentes ; qu’il a comblé la nation d’immenses et impérissables bienfaits matériels, intellectuels, moraux et religieux, et que la patrie doit reconnaissance, honneur et gloire aux citoyens qui l’illustrent par l’éclat de leurs talents et de leurs vertus, et qui le servent avec une abnégation inspirée par le plus pur patriotisme,

“ **DÉCRÈTENT** :

“ 1<sup>e</sup> L’Equateur rend à la mémoire de don Gabriel Garcia Moreno un hommage d’éternelle gratitude et de profonde vénération, et glorifie son nom des titres d’*illustre régénérateur de la patrie et martyr de la civilisation catholique.*”

Le décret ordonne ensuite, entre autres dispositions, qu’une

statue sera érigée à don Garcia Moreno, et que son portrait sera placé dans la salle de réunion des conseils municipaux et dans les établissements publics, avec cette inscription :

“La République de l'Equateur reconnaissante à l'Excellentissime Seigneur Gabriel Garcia Moreno, le premier d'entre ses enfants, mort pour elle et pour la religion, le 6 Août 1875.”

Le clergé de Quito a, lui aussi, exprimé en termes admirables ses sentiments au sujet de la mort tragique du Président Moreno. Mieux que tous les autres, les ministres de la Religion pouvaient comprendre l'étendue de la perte que l'Eglise et l'Etat venaient de faire. L'adresse du clergé, que nous citons en entier, décrit dans quelle situation la mort de Garcia Moreno laissait la République de l'Equateur.

SENTIMENTS DU CLERGÉ DU VICARIAT DE L'ARCHIDIOCÈSE AU SUJET DE  
L'ATTENTAT DU 6 DU MOIS ACTUEL.

“ Accablés par la plus intense des douleurs, sentant les facultés de leur âme comme glacées d'effroi, les membres du clergé de l'archidiocèse n'ont su faire autre chose depuis le jour à jamais néfaste du 6 que se prosterner devant le Très-Haut et lui dire, au milieu de leurs larmes et de leurs gémissements ? *Pardonnez Seigneur à votre peuple et ne le livrez pas à la destruction.*”

“ Hélas ! la douleur et les larmes du clergé n'ont pas été sans raisons. Il ne s'agit pas simplement comme en d'autres circonstances de changer le chef de l'Etat ; ce que l'on veut, c'est arracher du sol nos institutions fondées dans le catholicisme, afin de les remplacer par les produits du libéralisme et des autres sectes acharnées contre la religion catholique.

“ La main robuste qui maintenait l'ordre, qui défendait la foi, qui comprimait les tendances odieuses n'existe plus ! Alors que l'âme de l'illustre président quittait la terre, la religion et la patrie ont poussé un cri de douleur et les ministres du Seigneur ne savent plus que répéter ce cri lamentable.

“ Connaissant l'étendue immense du mal, le cœur en deuil ils se sont laissé aller à la tristesse, non pas certes à cause des dangers personnels qu'ils peuvent courir, car, s'il plaît à Dieu, ils sont prêts à lui servir de victimes expiatoires ; mais à cause de ce pauvre peuple qu'on se flatte de pousser dans la voie ténébreuse de l'irréligion, à cause de cette malheureuse patrie à qui on veut faire perdre en un instant tout ce qu'elle avait gagné au prix de grandes fatigues, dans la voie du véritable progrès.

“ Juste est donc la douleur du clergé parce que terrible est le dé-

sastre arrivé au troupeau commis à ses soins. Cependant une calamité si extraordinaire est-elle irréparable ?

“ Non ! le Dieu tout-puissant vit et ne peut pas mourir. Le plus léger mouvement de sa droite suffit pour ébranler les cieus, la terre et les abîmes. Ce Dieu, outre qu’il est tout-puissant, il est clément, il est miséricordieux, il se laisse fléchir, il pardonne quand, avec des sentiments de pénitence, d’humilité et de foi on implore sa miséricorde.

“ Voilà pourquoi le clergé, le front dans la poussière l’a ~~posé~~ et le pria de conjurer la tempête, de retenir la main de ceux dont la volonté est de travailler au mal, de pardonner et de recevoir en sa grâce les malheureux qui, ne sachant ce qu’ils faisaient, perpétrèrent l’horrible crime, et, enfin, d’éclairer et de guider le gouvernement, pour que, entouré des bons, il continue à marcher d’un pas intrépide dans les sentiers de la justice, maintenant l’ordre, et sans jamais perdre de vue qu’il n’y a pas de bonheur social hors la religion.”

Quito, le 11 août 1875.

Ces nombreuses et longues citations prouvent surabondamment que la mort de Garcia Moreno n’a pas occasionné dans l’Equateur la joie universelle dont a parlé la presse libérale. Nous le disons encore une fois : la patrie de Moreno s’est montrée digne de celui qui venait de mourir pour elle, et, en présence de cette catastrophe lugubre, c’est au moins une consolation de voir que le peuple équatorien a pleuré son chef, comme autrefois Israël pleurait le vaillant Machabée : “ *Planxerunt eum planctu magno.*”

Ce deuil et cette douleur ont été partagés par les catholiques du monde entier. L’auguste chef de l’Eglise, Pie IX, a pleuré, en apprenant la mort du plus dévoué de ses fils. Toutes les républiques de l’Amérique du Sud se sont unies pour lui rendre, dans sa tombe, des hommages extraordinaires. La société de la Jeunesse Catholique Italienne a proposé de lui élever un mouvement digne de lui, par la fondation, dans Rome, d’un collège destiné à recevoir la jeunesse américaine, et qui porterait le nom de Garcia Moreno. Toutes la France catholique à répondu à l’appel éloquent de M. Louis Veuillot, en faveur de ce projet, et le 6 août 1876, jour anniversaire de la mort de Garcia Moreno, une députation est venue déposer aux pieds du Saint Père les premières offrandes destinées à cette fondation.

Si nous considérons maintenant la marche que les événements ont suivi dans l’Equateur, depuis la mort de Garcia Moreno, nous trouvons à la fois des motifs d’espoir et de crainte. Nous voyons

avec bonheur le gouvernement continuer l'œuvre de Garcia Moreno, et se montrer fidèle aux principes catholiques, qu'il leur a inculqués pendant sa vie, et qu'il leur a légués comme un précieux héritage. Jamais ces principes fondamentaux de l'ordre social n'ont été définis avec plus de précision, et affirmés avec plus de force que dans la lettre collective, adressée au Pape, le 5 décembre 1875, par les députés et les sénateurs de l'Equateur.

Ce document est trop important et trop remarquable, par les pensées et par l'expression, pour que nous le passions sous silence :

*“ A Sa Sainteté Pie IX, le Corps Législatif de la République de l'Equateur.*

“ Les sénateurs et députés de la République de l'Equateur soussignés, lorsqu'ils ont commencé leurs travaux sous le coup de la plus amère douleur, ont voulu que leur premier acte fût pour honorer et bénir la mémoire du grand magistrat catholique qui a été enlevé à la patrie par l'impiété et par le crime. Aujourd'hui, nous ne saurions clore ces travaux sans nous montrer dignes de la grande école politique, morale et religieuse qu'a fondée et élevée parmi nous le génie de l'illustre Garcia Moreno.

“ Donc, nous sommes catholiques, apostoliques, romains. Nous vous reconnaissons comme le Vicaire de Jésus-Christ et l'unique Chef infallible de l'unique véritable Eglise. Telle est notre foi, et nous veillons à ce que nos actes, dans la vie privée, comme dans la vie publique, ne soient en rien contraires à cette foi.

“ Nos principes politiques ont pour base la doctrine catholique, en laquelle sont incarnées l'éternelle vérité et l'éternelle justice, et qui est l'unique source pour les peuples de leur progrès et d'un solide avenir. Nous voulons être libres de la liberté de Dieu; nous voulons que nos lois soient conformes aux lois de l'Evangile, que notre progrès matériel n'exclue pas le progrès des bonnes mœurs, que notre bonheur terrestre ne nous fasse pas oublier de rechercher avec zèle les félicités du ciel.

“ Le déluge des idées mauvaises, de l'iniquité et de l'impiété grossit et se répand par toute la terre; Garcia Moreno, cet homme providentiel, dont la grandeur a été justement reconnue et proclamée par l'opinion impartiale de l'Europe et de l'Amérique, a employé toutes les forces de son génie pour protéger l'Equateur contre cette calamité; aujourd'hui, hélas! cet infatigable et sublime ouvrier du bien a disparu, et qui sait si les eaux de ce déluge n'envahiront pas à la longue notre malheureuse patrie? Avant le 6 août, on voyait à travers une lumière éclatante l'œuvre de notre

République ; mais le sang répandu en ce jour exécrable l'a éclipsé, et aujourd'hui l'on n'aperçoit que de funestes ombres.

“ Sans doute, nous avons l'espoir, le grand espoir que le Ciel ne souffrira pas que cette calamité suscitée par l'enfer soit fatale à la cause de la Croix. Les ténèbres passeront, l'empire des méchants sera détruit, et peut-être qu'il ne pourra s'établir parmi nous. Se pourrait-il que le sang du Martyr fut stérile ? Se pourrait-il que son esprit, qui est dans la félicité au pied du trône de Dieu, pût oublier les Equatoriens. Non, c'est impossible ! Aussi nous affermissons-nous dans la confiance que, en se développant graduellement, les éléments de morale et de véritable progrès répandus dans le peuple équatorien changeront favorablement les conditions de son avenir. Oui, Très-Saint Père, notre confiance s'accroît, dirons-nous encore, quand nous pensons que vous ne nous refuserez jamais votre bénédiction, et que vous ne cesserez de nous reconnaître comme les fils les plus soumis de l'Eglise.

“ Daignez donc, nous vous en supplions, bénir le peuple qui se fait gloire de sa foi, et de se dire vôtre : bénissez le nouveau magistrat qui va le gouverner, afin que, comme catholique sincère et patriote ardent, il s'attire l'admiration des Equatoriens, comme il a obtenu la grande majorité de leurs votes pour arriver au pouvoir ; enfin, bénissez-nous, aujourd'hui que nous quittons la législature pour rentrer au sein de nos familles.”

Le nouveau président Antonio Borrero marche sur les traces de son illustre prédécesseur. Nos journaux ont reproduit la lettre qu'il a écrite au St. Père, et dans laquelle il proteste de sa soumission et de son attachement à l'Eglise. Ces faits, certainement, sont bien propres à nous rassurer pour le présent et à nous faire espérer pour l'avenir. Mais nous n'ignorons pas, d'un autre côté, que l'impiété redouble ses efforts et ses attaques, se croyant assurée du succès, maintenant qu'elle n'a plus à craindre le bras puissant qui savait la maîtriser et la tenir à distance. Les loges maçonniques font rage, des symptômes de révolte se manifestent, et les dernières nouvelles reçues de l'Equateur nous montrent un horizon assombri et menaçant. Mais quel que soit le présent, et quel que soit l'avenir ; quel que soit le résultat de cette lutte terrible, engagée aujourd'hui entre la civilisation catholique et la Révolution, notre foi et notre confiance doivent rester inébranlables. “ Dieu ne meurt pas.” Tout passe : Lui seul demeure à jamais.

La mémoire du juste sera aussi éternelle. Les œuvres que Garcia Moreno a accomplies, les leçons et les exemples qu'il a donnés, le sang qu'il a répandu, tout cela ne saurait périr. C'est une semence mystérieuse, jetée par toute la terre, et n'en doutons pas, cette

semence aura porté des fruits chez le peuple qu'il a gouverné, chez les nations qu'il a éclairées, dans toutes les âmes, enfin, qui, en contemplant les actes de cette vie sainte et héroïque, se seront senties éprises pour le bien d'un amour plus vrai et plus ardent. Comme l'a si bien dit un grand écrivain catholique dans les pages éloquentes qu'il a consacrées à la mémoire de Garcia Moreno : " Quand la justice parle quelque part au milieu du monde, c'est assez pour que le monde ne soit pas perdu."

Nous voyons de tristes jours, de tristes personnages, et de tristes choses. Au milieu de l'affaissement universel des esprits, de la défaillance générale des cœurs, demandons à Dieu qu'il ait pitié des hommes, et qu'il leur donne des chefs comme Garcia Moreno. La Révolution les tuera, ceux là aussi, nous pouvons le dire d'avance. Mais le poignard ne prouve rien : " Dieu ne meurt pas !"

J. DESROSIERS.

# L'ÉGLISE ET L'ÉTAT

PAR LE R. P. LIBERATORE, S. J.

## CHAPITRE II

(Suite)

### § III.—Autres preuves

Nous pouvons arriver à la preuve de la même vérité par un autre chemin, en raisonnant sur la nature de l'Eglise et l'obligation qui incombe à tout homme de reconnaître et d'accepter le fait surnaturel de la Rédemption et de la Révélation.

L'Eglise est une société universelle instituée sans participation aucune du siècle, par l'autorité de Dieu seul, et hors laquelle nul ne peut espérer de salut. Voici les paroles du Christ envoyant les Apôtres la fonder par tout le monde : *« A moi a été donnée toute puissance au ciel et en la terre. Allez donc et formez toutes les nations en les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, leur apprenant à conserver tout ce que je leur ai commandé. »* (1)

Là se trouve d'abord exprimé l'universel et absolu domaine dont le Christ est mis en possession en vertu de l'union hypostatique par laquelle étant vrai homme, il est aussi de plus vrai Dieu. D'où vient qu'il est nommé par saint Paul à bon droit : *Roi des rois et Seigneur des dominateurs* (2). Là en second lieu est exprimée l'in-

---

(1) *Data est mihi omnis potestas in cœlo et in terra. Euntes ergo docete omnes gentes, baptizantes eos in nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti; docentes eos servare omnia quæcumque mandavi vobis.* [Matth. xxviii, 18-20.]

(2) *Rex regum dominus Dominantium.* [1 Timot. vi, 5.]

dépendance de l'Eglise vis-à-vis de n'importe quelle puissance de ce monde; et en effet, le Christ envoie les Apôtres et leur commande d'enrôler sous son étendard par le moyen du baptême toutes les nations et leur donne pouvoir de prêcher de par tout le monde l'Évangile, uniquement en vertu de cet absolu et universel domaine que son divin Père lui a communiqué. Que l'on fasse une particulière attention à ce par quoi il lie ce qui suit à ce qui précède. *Data est mihi omnis potestas in cælo et in terra. Euntes ERGO docete omnes gentes.* La mission et l'autorité sont données par lui aux Apôtres uniquement comme un écoulement de sa propre autorité. D'où il dit ailleurs: *Comme mon Père m'a envoyé, ainsi Moi je vous envoie,* (1) paroles plus fortes encore, car elles assimilent la mission des Apôtres à celle du Christ même. Là en troisième lieu est exprimée l'obéissance imposée aux fidèles dans tout cet ordre de choses que le Christ avait prescrites aux Apôtres et parmi lesquelles se trouvaient incontestablement et l'office à eux commis de lier et de délier les consciences et la charge de suprême Pasteur et Recteur confiée à saint Pierre. Tout homme à qui parvient la connaissance suffisante de la prédication apostolique est dans la stricte obligation d'y adhérer sous peine de damnation éternelle. Outre que c'est la conséquence de ce qui vient d'être dit, c'est une chose expressément affirmée au dernier chapitre de l'Évangile de saint Marc en ces paroles de Jésus-Christ aux Apôtres: *Allez dans le monde entier, prêchez l'Évangile à toute créature. Qui croira et sera baptisé, (c'est-à-dire entrera dans l'Eglise dont le baptême est la porte) sera sauvé; qui ne croira pas sera condamné.* (2)

Quatrièmement, le monde entier est assigné à l'Eglise pour territoire, *euntes in mundum universum*; toutes les nations sont assujetties à son magistère, *docete omnes gentes*. En ce faisant, Jésus-Christ vrai Dieu n'outrepassait pas son droit, car *Domini est terra et plenitudo ejus, orbis terrarum et universi qui habitant in eo.* (3) L'Eglise est donc par son institution une société universelle et suprême: suprême par la fin surnaturelle où elle conduit, suprême par le principe divin dont elle procède immédiatement, suprême par la condition de sa puissance qui jaillit exclusivement et dérive directement de la puissance même de Dieu. En elle entrent individus et nations, et les uns et les autres demeurent soumis à la loi de Jésus-Christ, laquelle est appliquée et expliquée par l'organe

(1) Sicut misit me Pater, et Ego mitto vos. [Joan. xx, 21.]

(2) Euntes in mundum universum prædicate Evangelium omni creaturæ. Qui crediderit et baptizatus fuerit, salvus erit; qui vero non crediderit, condemnabitur.

(3) Ps. xxiii, 1.



des pasteurs et principalement de celui qui est au-dessus d'eux, tenant la place de Pierre et représentant Jésus-Christ.

La distinction qu'on voudrait faire entre les individus et l'Etat n'est d'aucun poids pour infirmer ce qui précède. L'obligation qui presse les premiers presse également le second. Et en effet qu'est-ce que l'Etat ? L'Etat peut être pris ou pour la société civile tout entière ou pour une de ses parties, je veux dire celle qui est le sujet de l'autorité et la directrice de la multitude. Dans le premier sens, l'Etat c'est tout, il embrasse gouvernants et gouvernés ; et si tous sont dans l'obligation d'entrer dans l'Eglise et de se soumettre à sa foi, il est clair que cette obligation presse l'Etat ; car il est absurde qu'une chose convienne aux parties séparées et ne convienne pas au tout. Le tout, qu'est-ce autre chose que le composé et l'agrégation des parties ? Et ne dites pas que les parties de la société civile sont assujetties à cette obligation, en tant qu'elles sont personnes séparées, mais non en tant qu'elles sont membres du corps social. Car une distinction pareille n'aurait de valeur qu'autant qu'il s'agirait de s'inscrire dans une société se rapportant à un seul côté de l'activité humaine, comme serait une société scientifique ou industrielle, qui s'appelle habituellement pour cela société imparfaite ou collège. Mais cette distinction ne peut nullement avoir lieu ici, puisqu'il s'agit d'entrer dans une société qui a rapport à tout l'ensemble de l'activité et de la personnalité humaine, et qui partant se nomme société complète et parfaite. L'Eglise n'est pas faite pour aider à l'obtention d'une fin particulière, comme serait la science, je suppose, ou l'accroissement de la fortune, mais elle est faite pour diriger toute la vie vers la fin universelle et suprême, et cette fin, par cela même qu'elle est universelle et suprême, a des droits et une influence sur toutes les fins secondaires, en tant qu'elles lui sont connexes, et par conséquent elle s'étend à tout l'homme envisagé comme être moral. D'où il résulte que tout ce qui est de l'homme est susceptible d'être réglé par l'Eglise sous le rapport d'après lequel les actes de la personne seraient une entrave ou une nécessité pour l'acquisition du salut éternel. Le chrétien entre dans cette grande société avec tout lui-même, avec toutes les relations qui l'entourent et par lesquelles ses actes revêtent le caractère de moralité et par conséquent se rattachent à la fin dernière. Le soldat y entre avec ses armes, le jurisconsulte avec son code, l'écrivain avec sa plume, le professeur avec sa chaire, le roi avec sa couronne, le père de famille avec le sceptre domestique, bref le citoyen avec tous ses rapports sociaux. En tout cela, l'activité humaine, dès là qu'elle devient morale, ne peut se soustraire à la loi suprême, règle de toute mora-

lité, loi suprême qui est l'Évangile dont l'Église est l'interprète et le ministre. Autrement nous reconnaitrions dans l'homme indivisible et identique deux imputabilités et deux consciences.

On arrive à la même conséquence en entendant l'État dans le second sens, parce que le gouvernant comme tel, n'est pas fait pour lui, mais pour la multitude qu'il gouverne. D'où il résulte qu'il doit agir de manière à répondre au besoin et au bien-être de ses sujets, à ne pas empêcher, à faciliter au contraire l'accomplissement de leur devoir et l'obtention de la fin à laquelle ils tendent comme hommes. Si donc ce besoin, ce bien-être, et la voix du devoir qui parle en eux entraînent l'assujettissement et l'obéissance à l'Église, le gouvernant ne peut faire abstraction de ce point de vue dans la direction qu'il imprime au mouvement social. Et ceci résultant, comme on le voit, du concept de personne publique, doit se faire en tout État, encore que par aventure le gouvernant soit hétérodoxe. Combien plus s'il est catholique ! Il est soumis à la loi et à la direction de l'Église non-seulement comme homme, mais aussi comme prince. Sous ce double rapport, il doit répondre de ces actions au souverain Juge. *Vous venez de dire les péchés de Charles, dites maintenant les péchés de César*, ainsi parlait Soto à Charles-Quint et justement. Autre est la manière dont le prince sert Dieu en vivant conformément à la foi. En tant que Roi, il sert Dieu en mettant ses lois et son gouvernement en conformité avec la foi (1).

Donc l'État, entendez-le et comprenez-le comme il vous plaira, ne peut se soustraire à la subordination où il est par rapport à l'Église.

#### § IV.—Confirmation de cette doctrine.

Les relations qui doivent exister entre l'Église du Christ et le monde politique furent exprimées au vif par le prophète Daniel, ce véridique historien de l'avenir. Il sera donc bon de rappeler ici cet oracle fameux.

Invité par Nabuchodonosor, roi des Chaldéens, à lui faire connaître et à lui interpréter la vision symbolique qu'il avait eue en songe. "—Vous donc, lui dit-il, ô roi ! vous regardiez, et voilà une

---

(1) *Aliter servit (Deo) quia homo est, aliter quia etiam Rex est. Quia homo est, servit vivendo fideliter; quia vero etiam Rex est, servit, leges juste præcipientes et contraria prohibentes convenienti rigore saneiundo: sicut servivit Ezechias lucos et templa idolorum et illa excelsa quæ contra præcepta Dei fuerant constructa destruendo... sicut servivit Rex Ninivarum universam civitatem ad placandum Dominum compellendo... sicut servivit Nabuchodonosor omnes in regno suo positos a blasphemando Deo lege terribili prohibendo. S. Aug. Epist. 185 al. 50 ad Bonifacium*

grande statue ; cette statue immense d'une taille extraordinaire se tenait debout devant vous et son regard était terrible. La tête de cette statue était d'un or très-fin, la poitrine et les bras d'argent, le ventre et les cuisses d'airain, les jambes de fer, les pieds en partie de fer et en partie d'argile. Vous regardiez, lorsqu'une pierre se détacha d'une montagne, sans main d'homme, frappa la statue dans ses pieds de fer et d'argile et les brisa. Alors furent mis en poudre fer, argile, airain, argent, or ; ils devinrent comme la menue paille que le vent emporte de l'aire pendant l'été, et on ne les vit plus nulle part ; mais la pierre qui avait frappé la statue devint une grande montagne et remplit la terre entière."

Ayant ainsi raconté le songe, il en donna l'interprétation qui suit : "Vous, ô roi ! vous êtes un roi des rois et le Dieu du ciel vous a donné le royaume et la force et l'empire et la gloire... Vous donc, vous êtes la tête d'or. Après vous surgira un autre royaume d'argent moindre què vous ; ensuite un troisième royaume d'airain qui commandera à la terre entière. Le quatrième royaume sera comme le fer ; de même que le fer brise et broie tout, de même cet empire brisera et broiera tout cela. Mais comme vous avez vu que les pieds de la statue et les doigts des pieds étaient en partie d'argile et en partie de fer, ce royaume qui d'ailleurs prendra son origine du fer, sera divisé selon que vous avez vu le fer mêlé à l'argile ; et comme les doigts des pieds étaient partie en fer et partie en argile, ce royaume aussi sera solide en partie et en partie fragile. Et comme vous avez vu le fer mêlé à l'argile pétrie de boue, ils se mêleront aussi par des alliances mais ils ne demeureront point unis, comme le fer ne peut s'unir avec l'argile. Or, dans les jours de ces empires, le Dieu du ciel suscitera un royaume qui ne sera détruit jamais et son royaume ne passera pas à un autre peuple, mais il brisera et consumera tous ces royaumes et subsistera lui, éternellement, selon que vous avez vu la pierre se détacher de la montagne, sans aucune main, et briser et argile et fer et airain et argent et or (1)."

Tous les interprètes reconnaissent ici, et la chose parle d'elle-même, les quatre empires qui dominèrent successivement dans le monde, et en dernier lieu l'Eglise catholique fondée par le Christ. Le premier empire fut celui des Chaldéens, comparé à l'or pour sa splendeur et ses richesses. Le second fut celui des Perses inférieur

---

(1) In diebus autem regnorum illorum, suscitabit Deus cœli regnum quod in æternum non dissipabitur et regnum ejus alteri populo non tradetur : comminuet autem et consumet universa regna hæc : et ipsum stabit in æternum. Secundum quod vidisti quod de monte abscissus est lapis. sine manibus, et comminuit testam et ferrum et æs et argentum et aurum... [Dan. II, 44, 45.]

au premier en extension et en durée, car on peut dire que l'empire babylonien remonte au temps de Semiramis

*Imperatrice di molte favelle (1).*

Le troisième fut celui des Grecs fondé par Alexandre le Grand, lequel subjuga non-seulement toutes les provinces des Perses, mais poussa ses conquêtes bien plus outre et déploya son empire sur l'Asie entière, l'Égypte, la Syrie et une bonne partie de l'Europe. Enfin le quatrième fut celui des Romains lequel s'assujettit tous les royaumes de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie, justement figuré par le fer qui dompte et brise tout.

*Quicumque mundi terminus obstitit,  
Huc tangat armis; visere gestiens  
Qua parte debacchentur ignes,  
Qua nebulæ pluviique rores (2).*

Cet empire ayant commencé à se diviser et à s'affaiblir dans les dissensions et les guerres civiles qui mirent aux prises Marius et Sylla d'abord, puis César et Pompée, ensuite Auguste et Antoine, tenta mais vainement de pacifier les partis par des alliances, par le mariage de Pompée avec la fille de César, et d'Antoine avec la sœur d'Auguste. Et voici que justement au temps où cet empire parvenu à son plus haut période se croyait fermement assis par le triomphe définitif d'Octavien, voici, dis-je, que de la montagne se détache, sans main d'homme, la pierre symbolique, le fondateur du cinquième empire (*Petra autem erat Christus*), lequel détruisant ceux qui l'ont précédé, doit se mettre à leur place, remplir toute la terre et durer éternellement.

Ce cinquième empire diffère essentiellement de ceux qui l'ont précédé, parce qu'il est un empire spirituel tenant son origine non de l'homme mais immédiatement de Dieu, *suscitabit Deus cæli regnum*, destiné à une domination non passagère, mais sans fin, *in æternum non dissipabitur*. Néanmoins tout dépourvu qu'il est d'armes matérielles, il doit combattre l'empire de la force et le vaincre et se l'assujettir. Trois siècles de lutte furent nécessaires pour remporter pleinement une si grande victoire, jusqu'à ce qu'un beau jour le César romain mit bas les armes et se soumit au Christ

(1) Dante *Inferno*, v.

(2) Horat. *Odarum*, l. iv.

dans son Eglise. "Constantin, très-pieux Empereur [ce sont les paroles de saint Grégoire] retirant la République des perversités du culte idolâtrique se soumit au tout puissant Seigneur Jésus-Christ, se convertit de toute son âme à Dieu avec les peuples qui lui obéissaient [1]."

Le voilà établi par l'Eglise catholique, ce cinquième empire spirituel du Christ. *Et adorabunt eum omnes reges terræ, omnes gentes servient ei* [2]. Et à ce sujet, il faut soigneusement faire observer que cette domination spirituelle n'est ni l'exclusion ni l'absorption des puissances séculières.

*Non eripit mortalia  
Qui regna dat cœlestia.*

Au contraire, elle les rend plus solides et les ennoblit, le propre de la grâce n'étant pas de détruire mais de présupposer et d'élever la nature à un degré supérieur. Et l'on ne peut dire davantage que cet empire spirituel soit limité au seul ordre religieux. S'il en était ainsi, la statue de Nabuchodonosor serait apparue composée des divers cultes idolâtriques et non des divers empires temporels, et Daniel n'aurait pas prédit leur destruction par le nouvel empire, mais seulement leur réforme. Il faut donc entendre que par la destruction de l'idolâtrie et la reconnaissance du Christ, rédempteur et promulgateur de la loi de grâce, l'Eglise deviendra la réorganisatrice des nations, ayant pouvoir d'agir sur leurs constitutions mêmes et leurs dispositions civiles, et que c'est ainsi qu'elle abattra vraiment les empires terrestres, en se substituant à eux dans la suprême direction des sociétés. Et de fait nous voyons qu'à partir de là, la norme, la règle dernière de la vie nationale ce n'est plus la volonté du despote ou la loi de l'Etat, mais la loi évangélique et la volonté de Dieu manifestée par l'Eglise. C'est l'Eglise qui créa la civilisation nouvelle par ses Evêques et ses Conciles et surtout par ses Papes. L'histoire de la France, de l'Espagne, de l'Angleterre, de l'Allemagne, de tous les peuples de l'Europe est là pour témoigner de cette grande vérité.

Tout cela est vrai, dira-t-on, si vous supposez l'Eglise et l'Etat unis ensemble et formant les éléments d'un même tout, de la même société à la fois civile et chrétienne. Mais il en va bien autrement, si vous venez à les supposer séparés et désunis. Et puisqu'on a déjà allégué la comparaison de l'esprit et de la chair,

---

(1) *Constantinus, piissimus Imperator, Rempublicam a perversis idolorum cultibus revocans omnipotenti Domino Jesu Christo se subdidit et cum subjectis populis tota ad Deum mente convertit. Epist. 60.*

nous pouvons ici nous en prévaloir. La chair et l'esprit étant unis dans l'homme, il n'y a pas de doute que la première ne doive être soumise au second. Mais séparez-les, comme il arrive dans la brute et dans l'ange, et tout rapport mutuel pourra très-bien cesser. Or, cette séparation est précisément ce qui est voulu et recherché par le siècle présent. Faites donc qu'elle passe en acte, et toute la théorie développée jusqu'ici n'aura rien à faire.

Voici notre réponse : il ne s'agit pas de ce qui résulte de la réalisation des folles aspirations du siècle, mais de ce qu'entraîne la réalisation du plan de Dieu, l'observation des règles générale qu'il a tracées. Or, dans le gouvernement des peuples rachetés, Dieu a joint l'Etat à l'Eglise, et cette union doit être observée et maintenue : *Quod Deus cojunxit, homo non separet* (1). Et si l'homme, par suite de sa perversité et de sa malice en arrive, résistant aux desseins de Dieu, à sortir de l'ordre imposé, outre le péché qu'il fait, il s'avilit immanquablement et sort de la paix, parce que se mettre en dehors des lois de l'ordonnateur de la nature ne peut produire que désordre et avilissement. Et pour en revenir à notre idée, l'Etat sans doute peut bien, quant au fait, se séparer de l'Eglise; mais alors qu'arrivera-t-il? Ce qui arrive à la chair quand elle est séparée de l'esprit : d'humaine elle devient animale. Ainsi l'Etat gagnera son indépendance, mais il perdra sa noblesse. Il sera indépendant, mais de cette indépendance qui est celle des sens affranchis dans la brute. Il n'aura plus d'autre but que celui de la vie présente pris en lui-même comme bien suprême et absolu ; et cela ne peut conduire qu'à l'entière dissolution des mœurs et à l'oppression civile des peuples. *Omnes qui te derelinquant, confundentur ; recedentes a te, in terra scribentur* (2). Il deviendra ce qu'était l'Etat païen appuyé sur la force seule. Il n'arrivera même pas à la hauteur de l'Etat païen ; car l'Etat païen, sans l'Eglise, ressemblait à la brute, l'Etat moderne ressemblerait au cadavre. En se séparant de l'Eglise, il se séparerait de l'esprit qui lui donnait la vie. De plus, l'Etat païen était seul, sans compétiteur aucun, et partant pouvait de quelque manière se tenir en paix. Mais depuis le christianisme, en face de la force se tient debout un empire nouveau dont l'Etat ne pourra jamais se débarrasser, y serait-il aidé par tous les secours de l'enfer : *Regnum quod in æternum non dissipabitur* (3). En vain s'efforcera-t-il d'usurper son droit : *Regnum ejus alteri populo non tradetur* (4). L'Eglise une

(1) Matth. XIX, 6.

(2) Jér. XXIII, 13.

(3) Dan. II, 44.

(4) *Ibid.*

fois constituée par le Christ, deux pouvoirs distincts : le pouvoir ecclésiastique et le pouvoir civil, régissant nécessairement le monde. Et leurs relations mutuelles sont nécessairement celles qui ressortent de leur nature et du plan divin ; or, ces relations, nous l'avons vu, ne peuvent être que la subordination du second au premier.

Inventer des systèmes pour détruire cette subordination ne peut avoir d'autre effet que d'exciter encore la guerre entre les deux, guerre par le fer, les persécutions, les massacres d'une part, de l'autre par la patience, la constance et le martyre. Mais la guerre, quoique faite avec des armes si inégales, ne peut finir que par le triomphe de l'empire qui doit durer éternellement. Si le colosse se dresse de nouveau, de nouveau la pierre détachée de la montagne le mettra en poudre : *Comminuet et consumet omnia regna hæc, et ipsum stabit in æternum* (1).

Mais, dira-t-on encore, les catholiques libéraux ne pensent pas ainsi, et cependant ce sont bien souvent des hommes d'une foi ardente et pure. Et l'on ne peut pas dire qu'ils se trompent par ignorance, car dans le grand nombre il y a beaucoup de talent et de doctrine. Que voulez-vous qu'on vous dise ? Nous sommes chargés de prêcher et de défendre la vérité et nous tâchons de le faire, dans la mesure de notre faiblesse. Quant à la mission de concilier les contradictions d'autrui, personne jusqu'ici ne nous l'a donnée ; et l'eussions-nous reçue, que nous serions bien embarrassés de la remplir.

---

(1) *Ibid.*

(à continuer)

# LE MARQUIS DE MONTCALM

## ET LA PERTE DU CANADA

D'APRÈS LES RÉCENTES PUBLICATIONS ET DES DOCUMENTS INÉDITS.

---

### III

(suite)

Au moment où les trois petits vaisseaux de Jacques Cartier remontaient au nord de l'Amérique un grand fleuve inconnu, l'immense territoire de forêts qui s'étendait sur les rives de ce cours d'eau et de ses affluents était uniquement habité par une race d'hommes auxquels leur coloration cuivrée fit donner le nom commun de Peaux-Rouges.

Cette famille humaine se partageait en deux branches, subdivisées elles-mêmes en nombreux rameaux. Des deux groupes principaux, l'un comprenait les peuples dont la belle langue huronne était l'idiome; dans l'autre, se confondaient les nations parlant les divers dialectes de l'harmonieuse langue algonquine.

Toutes ces nations étaient belliqueuses et disputèrent bravement le sol natal aux " visages pâles, " sans interrompre des guerres intestines qui duraient depuis des siècles. Nos soldats trouvèrent de précieux alliés dans les missionnaires français qui, dès le seizième siècle, avaient entrepris la conversion de l'Amérique et venaient prêcher la paix, le pardon des injures et l'humilité à des sauvages ne respirant que la guerre, la vengeance et l'orgueil.

Pour dominer ces terribles auditeurs qui mesuraient l'homme à son mépris de la vie, il fallait non-seulement leur être égal en bravant la mort, mais supérieur en l'aimant: ce fut l'œuvre de ces religieux, qui s'en allaient au fond des forêts, au péril de mille



vies, recruter des serviteurs pour le Christ et des amis pour la France. Ils trouvèrent peu de catéchumènes, mais beaucoup d'amis, et désarmèrent ceux-là mêmes qu'ils ne persuadaient pas.

Peu à peu cependant, chez les unes, le besoin d'alliance ou le sentiment de leur infériorité évidente, chez les autres, l'influence des missionnaires, rapprochèrent de nous plusieurs peuplades, dont un certain nombre de membres, une fois convertis, quittèrent les forêts, et, renonçant à la vie sauvage, prirent dans la colonie le nom de *domiciliés* [1].

Enfin, avec le temps, presque toutes les tribus "enterrèrent le tomahawk" et devinrent nos alliés. Mais la guerre continua entre nous et les cinq nations de la confédération Iroquoise qui, établies au midi des lacs Erié et Ontario, séparaient la Nouvelle-France de la colonie hollandaise, plus tard la nouvelle York, quand les Anglais se furent substitués aux premiers colons.

Entre nous et les cinq nations, ce fut une guerre implacable dans laquelle les troupes françaises se trouvèrent en face d'adversaires dignes d'elles, guerriers sans peur et sans pitié, stoiciens du nouveau monde se riant de la douleur et, dans leur farouche orgueil offrant de la dignité humaine un effroyable exemple. A vrai dire, ils furent soutenus par nos rivaux, les Hollandais, et après eux par les Anglais; ils en acceptèrent de la poudre et des armes, mais sans serrer la main qui les leur offrait, car ils avaient dans le cœur une haine mortelle contre l'étranger, de quelque rivage qu'il vint, et ils souhaitaient que la civilisation n'eût qu'une tête pour la scalper.

La guerre contre les Iroquois dura un siècle; plusieurs peuplades de nos alliés furent exterminées, entre autres celles des Hurons et des Algonquins, dont les débris tremblants vinrent se réfugier au cœur de la colonie, sous le canon de Québec. Enfin, en 1701, un traité de pacification générale fut conclu: trente-huit députés d'autant de nations vinrent à Montréal fumer le calumet de la paix au milieu de fêtes solennelles et jurer entre elles toutes et avec la France une amitié "qui devait durer aussi longtemps que les fleuves poursuivraient leurs cours et que les astres conserveraient leurs clartés."

L'ère du sang fut fermée; le Canada respira, et le demi-siècle qui suivit fut l'époque du véritable développement de la colonisation.

---

(1) La plupart de ces domiciliés s'étaient établis sur les rives du Saint-Laurent. Les villages du saut de Saint-Louis et du lac des Deux-Montagnes, bâtis par eux subsistent encore.

Aussi variés que les tatouages de leurs guerriers étaient les mœurs, les dialectes et l'organisation politique de ces peuples. Les uns sédentaires et laboureurs comme les Iroquois, les véritables Kabyles du Canada ; les autres nomades comme les Algonquins, ne vivant que de la chasse et de la pêche. La démocratie avec tous ses abus agitait la tribu de Sawanais, et les fières nations de la langue huronne s'étaient constituées en répliques aristocratiques ; tandis que les Miamis obéissaient à un chef suprême, véritable roi. Ici, derrière les hautes palissades des villages Wyandots, les femmes gouvernaient l'Etat ; ailleurs, dans le wigam d'un Illinois, par exemple, elles n'étaient que les nombreuses esclaves d'un même maître. Mais, ainsi qu'à travers leurs dissemblances, et sous leurs bigarrures, l'épiderme reparaissait semblable chez tous, de même dans le caractère, on retrouvait l'origine commune de la race : tous esclaves de leurs songes, accessibles au charme de la parole et follement mobiles ; vrais Orientaux par la possession d'eux-mêmes et par la poésie de leur langage imaginé. Tous d'un orgueil et d'une cruauté où vint se briser la charité chrétienne elle-même, et cependant tous avaient au fond du cœur l'idée innée de la justice, de l'immortalité de l'âme et du respect des morts ; l'hospitalité de la tombe et celle du foyer leur étaient également sacrées. Enfin tous étaient braves et capables de dévouement, et qui le sut mieux que la France ! Peu à peu elle avait conquis ces cœurs volages, et, chose plus étonnante, ils lui restèrent fidèles dans la mauvaise fortune.

Entre la France et l'Angleterre, les sympathies des indigènes n'avaient jamais hésité, elles étaient presque toutes allées vers nous.

Existait-il entre leur nature et la nôtre une secrète affinité, quelques traits communs d'un caractère aventureux et léger ? Les Anglais l'ont dit ; qu'importe, ce n'était qu'un poids léger dans la balance. Ce qui fit pencher le plateau n'était pas davantage l'épée gauloise ; ce fut notre cœur. Sans efforts, presque sans calcul et par l'impulsion de notre naturel, nous traitâmes ces *sauvages* en égaux, en amis, ne leur faisant sentir notre supériorité que le mousquet à la main et n'oubliant jamais qu'avec ces peuples enfants, la douceur était aussi nécessaire que la force.—Les Anglais, au contraire, moins *bons enfants*, qu'on pardonne le mot, les avaient rebutés. “ Ils s'étaient trouvés un peu déconcertés, dit Charles-voix, lorsqu'ayant voulu prendre avec ces nouveaux venus (les Anglais) les mêmes libertés que les Français ne faisaient aucune difficulté de leur permettre, ils s'aperçurent que ces manières ne plaisaient pas, et lorsqu'ils se virent chassés à coups de bâton.

“ des maisons où jusqu'alors ils étaient entrés aussi librement que dans leurs cabanes.” (1)

Ils s'étaient donc donnés à nous; mais autant par orgueil que par une naïveté touchante, dans le souverain de la France qu'ils appelaient le *grand Onnonthio*, ils ne saluaient pas le roi, mais le père; ils étaient des enfants et non des sujets.

Ils ne se trompaient pas, ces pauvres Indiens ignorants, lorsqu'ils croyaient sentir un cœur battre dans la poitrine de nos pères; leur instinct avait dit vrai: ils furent bien les fils de la France, non-seulement adoptés par elle, mais encore élevés à la dignité de citoyens.

Dès les premiers jours de notre domination en Amérique, un édit royal dicté par Richelieu déclara “ que tout Indien converti serait censé et réputé naturel français, tout ainsi que les vrais régnicoles.”

Partout, dans le nouveau monde, les Européens, en face des nations belliqueuses, usaient de l'eau-de vie pour désarmer leurs ennemis en les abrutissant: les malheureux avec “ l'eau de feu ” buvaient leur défaite et leur dégradation. Au plus fort de la lutte contre les cinq nations iroquoises, un édit du 18 mai 1678 prohiba “ sous les peines les plus grièves ” la vente des spiritueux aux sauvages.

Attendez encore: un siècle après la France va quitter ce continent qu'elle a possédé presque tout entier: elle négocie avec le gouvernement des Etats-Unis la cession de la Louisiane et le plénipotentiaire français Barbé-Marbois, au nom du premier consul, stipule que “ les traités antérieurement convenus avec les nations indigènes seront observés.”—Exemple unique dans l'histoire du nouveau monde, de la consécration des droits des tiers, quand ces tiers n'étaient que de pauvres peuplades désarmées.

Ainsi, dans tout le cours de son règne en Amérique, la France s'inquiète du relèvement d'une race humaine et son dernier adieu est une sauvegarde pour les misérables. S'il est une gloire qui soit

---

(1) L'affection des Indiens pour les Français survécut à la fortune de la France. Voici l'observation d'un voyageur anglais, Isaac Wels, qui a publié un voyage au Canada dans les années 1795, 1796 et 1797.

“ La nature semble avoir implanté dans le cœur des Français et des Indiens une affection réciproque; ils s'associent dans leurs travaux et vivent sur le pied le plus amical. C'est à cette circonstance plus qu'à toute autre cause que l'on doit attribuer le prodigieux ascendant que les Français ont eu sur les Indiens tant qu'ils ont été maîtres du Canada. “ C'est une chose étonnante et bien digne de remarque que, malgré les présents considérables distribués chaque année aux Indiens du Haut-Canada par les agents anglais de nation, malgré le respect religieux que ceux-ci ne cessent d'avoir pour leurs usages et leurs droits naturels, un Indien qui cherche l'hospitalité préfère même aujourd'hui, la chaumière d'un pauvre fermier français à la maison d'un riche propriétaire anglais.”

à nous, toute à nous, gloire si pure qu'on ne peut la ternir, c'est d'avoir tant de fois combattu et stipulé pour la dignité humaine. Voilà pourquoi tant qu'il y aura dans le monde des faibles et des opprimés, c'est vers la France qu'il tourneront les yeux et en elle qu'ils espéreront, fut elle comme eux faible et opprimée.

Que le lecteur nous pardonne de nous être ainsi attardé : avant de raconter comment nos pères furent vaincus sur la terre d'Amérique, il était doux de dire comment ils y furent aimés.

En débarquant à Québec, Montcalm savait déjà de quelle utilité dans un pays d'eaux et de bois, tel que le Canada, était l'alliance de ces sauvages appelés par les Anglais " les chiens de guerre des Français." Jamais, en effet, service d'éclaireurs ne fut exécuté comme celui des Peaux Rouges, aux sens subtils et aux ruses inouïes. Guides incomparables à travers les forêts, aussi bons rameurs que pilotes, excellents tireurs et terribles le tomahawk au poing, ils marchaient en campagne sous les ordres d'officiers français et, dans l'intervalle des opérations militaires, ils poussaient sur le territoire ennemi des pointes hardies. Mais Montcalm n'ignorait pas davantage combien de si braves soldats étaient parfois indisciplinés : enfants indociles d'Onnonthio, n'obéissant qu'à leur heure, et toujours tentés de faire dans les bois l'école buissonnière. Les plans de campagne en étaient souvent entravés. " Car, " écrit Bougainville, ces peuples indépendants et dont le secours " est purement volontaire, exigent qu'on les consulte, qu'on leur " fasse part de tout et souvent leurs opinions et leurs caprices sont " une loi pour nous."

Dans les forêts de l'Amérique peuplées alors d'innombrables serpents, il y avait des hommes assez adroits pour jouer avec les plus redoutables de ces reptiles : on les appelait des charmeurs. Montcalm les vit à l'œuvre et voulut comme eux captiver, en les séduisant, des natures féroces et tenir dans ses mains des volontés ondoyantes et insaisissables. Il y réussit, et jamais " visage pâle " n'inspira aux Peaux-Rouges une plus vive affection, un plus entier dévouement. Il faut l'avouer, rien ne lui coûta : Montcalm devint Indien de pied en cap. On vit, avec surprise, cet homme, le plus vif qui fut jamais, gravement occupé, pendant des journées entières, à tirer du fond d'un calumet, sous le toit d'écorce d'une hutte indienne, d'éternelles bouffées de tabac. Autour du feu du conseil étaient assis, près du général, " ses amis rouges," dont il a fait à sa mère ce portrait peu flatté : " Ce sont de vilains messieurs, " même en sortant de leur toilette où ils passent leur vie. Vous ne " le croiriez pas, mais les hommes portent toujours, avec le casse-tête et le fusil, un miroir à la guerre pour se faire barbouiller de

“ diverses couleurs, arranger leur plumet sur la tête, leurs pende-  
 “ loques aux oreilles et aux narines. Une grande beauté chez eux,  
 “ c’est de s’être fait déchiqueter de bonne heure l’orbe des oreilles,  
 “ de l’avoir allongé pour le faire tomber sur les épaules ; souvent  
 “ ils n’ont pas de chemise, mais un habit galonné par-dessus.”

Plaisante compagnie pour un général, pour un lettré. Il pût faire souvent violence à sa gaieté naturelle pour “ garder le sé-  
 “ rieux qui sied à un grand guerrier.” Mais chez ces hommes primitifs, l’horrible est toujours à côté du grotesque, et avant la fin de la seconde campagne, Montcalm devait apprendre que la nature sauvage n’abdique jamais, et qu’il vient, tôt ou tard, une heure où elle ressaisit son bien avec une main ensanglantée.

En attendant, il faisait coûte que coûte son métier de charmeur, mais il ne pouvait s’empêcher d’enrager un peu : “ Avec mes amis  
 “ les sauvages, souvent insupportables, écrit-il à sa mère le 16 juin  
 “ 1756, il faut avoir une patience d’ange : depuis que je suis ici, ce  
 “ ne sont que visites, harangues et députations de ces messieurs :  
 “ les dames des Iroquois, qui ont toujours part chez eux au gou-  
 “ vernement, en ont été aussi et m’ont fait l’honneur de m’appor-  
 “ ter un collier (1), ce qui m’engage à les aller voir et à chanter la  
 “ guerre chez eux.”

On a vu, d’ailleurs, par la relation du siège de Chouagun que les sauvages furent exacts au rendez-vous que Montcalm était allé leur donner.

#### IV

Voici l’hiver venu, tel qu’il se montre dans ce rude climat :— toutes eaux gelées, sur terre de toute part la neige durcie, monde de cristal et de marbre blanc étincelant au soleil.—Avant six mois nulle nouvelle possible de la France ni d’ailleurs. Que faire dans cette grande prison, sinon se divertir ?—On danse à Québec, à Montréal, partout :

“ Pour ma part, écrit Montcalm à sa femme, trois grands beaux  
 “ bals jusqu’au carême : outre les diners, de grands soupers de  
 “ dames trois fois la semaine : les jours des prudes, des concerts ;  
 “ les jours des jeunes des violons de hazard, parce qu’ou me les  
 “ demandait : cela ne menait que jusqu’à deux heures après mi-

---

(1) A défaut de l’écriture, dont ils ignoraient l’usage, les sauvages de l’Amérique, pour transmettre leurs pensées, se servaient de colliers particuliers : c’était un assemblage de petites coquilles dont la disposition, le nombre et la couleur constituaient tout un langage symbolique.

“ nuit et il se joignait l'après souper compagnie dansante sans être  
 “ priée, mais sûre d'être bien reçue, à celle qui avait soupé ”...

En ce joyeux hiver de 1756 sur les bords glacés du Saint-Laurant, étrange apparition de la France du dix-huitième siècle, frivole et gaie, de la France à la mode poudrée à blanc, “ spirituelle et galante ” à Québec, “ joueuse à Montréal ” et partout insoucieuse du lendemain. Là bas, au-dessus des monts Alleghanys, plane un grand nuage sombre : Ce n'est rien, répondent les violons, ce n'est que le brouillard des lacs que va dissiper le soleil du printemps.

Au milieu de tous ces plaisirs, d'heureuses expéditions s'effectuent. “ A l'ouest, écrit Montcalm, nos partis de sauvages vont  
 “ continuellement pour lever quelques chevelures aux Anglais qui,  
 “ de leur côté, ont fait venir des Catabas, sauvages établis de la  
 “ Caroline.” A l'est, de brillants coups de main des Canadiens sur le lac Saint Sacrement : puis, pour le printemps, des préparatifs qui se font, suivant un plan de campagne à l'étude, et en attendant, grande assemblée des sauvages à Montréal. “ Les cinq nations (c'est ainsi qu'on nomme les Iroquois) “ envoyèrent à  
 “ Montréal une ambassade composée de cent quatre-vingt per-  
 “ sonnes, y compris les femmes et les enfants. Il y a en cette oca-  
 “ sion de grands conseils, pour se servir des termes du pays, c'est-  
 “ à-dire qu'on a tenu une sorte de congrès auquel nos Iroquois  
 “ domiciliés, les Nipissings, les Algonquins, les Potawais et Otta-  
 “ wais, nations sauvages attachées à la France, ont assisté par  
 “ députés. Cette ambassade est la plus mémorable qu'il y ait  
 “ jamais eue au Canada tant par le nombre des ambassadeurs et la  
 “ nature des objets qui se sont agités, que pour les bonnes disposi-  
 “ tions dans lesquelles les cinq nations ont paru être.....”

Non-seulement on obtint des Iroquois eux-mêmes promesse de garder la neutralité, mais encore ils foulèrent aux pieds les médailles des Anglais “ après que nos sauvages domiciliés leur eurent  
 “ parlé avec menace et fierté.”

Le printemps est revenu, le plan étudié pendant l'hiver dans les conseils va s'exécuter. “ Nous allons nous mouvoir dans quel-  
 “ ques jours, écrit Montcalm à sa mère, le 24 avril 1757, pour  
 “ l'ouverture de la campagne : un corps de Canadiens part pour la  
 “ Belle-Rivière (l'Ohio), à trois cents lieues d'ici : des troupes de  
 “ terre qui ont passé l'hiver à cent-vingt lieues pourront les suivre.  
 “ M. de Bourlamaque part aussi avec des troupes pour Carillon, le  
 “ reste s'avance sur la frontière.” Pendant que l'inepte généra-  
 “ lissime anglais, le comte de Loudon, sous prétexte d'entreprendre la  
 “ conquête de Louisbourg, dans l'île du cap Breton, séjournait deux  
 “ mois avec une armée de 10,000 hommes à Halifax, les chefs de la

colonie française frappaient le grand coup qu'ils avaient préparé dans les quartiers d'hiver. Au pied des montagnes qui séparent les bassins de l'Hudson et du Saint-Laurent, un petit lac, en fer de lance, déverse dans le Champlain ses eaux aussi limpides que le cristal, les Indiens l'appelaient Horican, les Français Saint Sacrement et les Anglais Georges. A l'extrémité méridionale du lac, ces derniers avaient bâti le fort Georges où William Henry, soutenu par un camp retranché et commandant la route de la vallée de l'Hudson. De cette forte position, ils pouvaient, avec leur flotte qu'ils y abritaient, arriver par le Champlain et ses débouchés aux portes mêmes de Montréal. Déjà pendant l'hiver un audacieux coup de main "à la française" avait failli nous rendre maîtres de William Henry: par un froid de 15 à 20 degrés un détachement de 1,500 Français, Canadiens et Sauvages, sous les ordres de M. de Vaudreuil, frère cadet du gouverneur de la Nouvelle-France, avait traversé sur la glace les lacs Champlain et Saint-Sacrement, "faisant ainsi soixante lieues la raquette au pied, ayant des vivres" sur des traîneaux que l'on peut dans les beaux chemins faire "tirer par des chiens, couchant au milieu de la neige sur la peau" d'ours, avec un simple voile qui sert d'abri, et était arrivé à "l'improviste à une petite lieue de William Henry."

Quant l'expédition Canadienne revint sur ses pas, le fort seul demeurait debout au milieu de ruines fumantes: deux cent cinquante bateaux de transport, quatre brigantins et toutes les dépendances avaient été brûlés. Il fallait, maintenant, en détruisant la place elle-même, enfoncer la porte Nord de la colonie anglaise et s'ouvrir le chemin d'Albany et de New-York. Des messages furent envoyés à toutes les peuplades amies et le 22 juillet 1757, deux cents canots de guerre montés par 2,000 sauvages venaient rallier l'armée de siège qu'on formait sous les remparts de Carillon. "Nous voulons essayer sur les Anglais le tomahawk de nos pères, afin de voir s'il coupe bien," dit à Montcalm en saluant l'orateur des nations alliées. Il fallait d'abord passer du lac Champlain au lac Saint-Sacrement qui le domine. Pendant qu'à grand peine "les brigades entières, lieutenant colonel en tête," portaient à bras, d'une nappe d'eau à l'autre, le matériel de siège et cinq cents bateaux, les Indiens devancèrent l'armée sur le bord du lac supérieur: leurs légers canots d'écorce coururent sus aux barques anglaises et si fructueuse fut la chasse aux chevelures que la campagne faillit en avorter. Les vainqueurs en effet allaient se disperser: car on n'eut pas trouvé un Peau-Rouge qui doutât qu'après un coup heureux, braver de nouveau le péril ce ne soit tenter "le Maître de la vie," et, ajoute Bourgainville, le curieux historio-

graphe de cette expédition, " leur esprit superstitieux et inquiet à l'excès jonglait, rêvait et se figurait que tout délai pouvait leur être fatal."

Pour combattre ce fantôme, pour arrêter cette panique du succès, que faire ? La parole du général d'Onnonthio suffirait-elle à retenir les sauvages, nos indispensables auxiliaires ? Montcalm pour l'essayer convoqua une assemblée générale. Avec sa guirlande de forêts aussi vieille que le monde, " l'Horican," le plus gracieux des lacs américains, déroule au loin ses replis transparents où se reflètent des îles sans nombre. Autour du feu du Conseil allumé sur la grève, près des pirogues asséchées, les guerriers des trente-deux nations alliées viennent silencieusement s'asseoir. Ces trente-deux nations éphémères, où sont-elles aujourd'hui ? Où sont aussi les anciennes neiges du Canada ? A la fin de son discours Montcalm, s'inspirant, des usages des Indiens, montra à l'assemblée un collier symbolique formé de petites coquilles, et élevant la voix : " Pars, m'a dit notre roi, va au-delà du grand lac défendre mes enfants et les rendre heureux et invincibles. Ce collier que je vous offre de sa part est le gage sacré de ma parole, la cohésion de ses grains et l'image de notre union et de notre force." L'orateur lança alors au milieu de l'assemblée le collier de Wampum : un guerrier Ottawais, nommé Pennahoel, le releva le premier et en présentant aux assistants : " Voilà maintenant, dit-il, un cercle tracé autour de nous par le grand Onnonthio, notre père : malheur à qui en sortira, le maître de la vie le châtie, mais que cette malédiction ne retombe jamais sur toutes ces nations sœurs qui veulent former ici une union que rien ne puisse rompre et obéir toujours à la volonté de leur père." D'unanimes acclamations couvrirent ces paroles, et deux jours après le canon du fort William Henry faisait retentir l'écho des montagnes. Le siège commença le 3 août : toutes les opérations en sont pittoresquement décrites dans le journal rédigé par Bougainville et conservé dans les archives de la guerre. Malgré sa garnison de deux mille cinq cents hommes et ses quarante canons, malgré son camp retranché, la place ne pouvait résister longtemps : mais au fort Edouard, à quelques heures de marche, le général Webb commandait six mille hommes ; d'heure en heure, le vieux Monro, le défenseur de William Henry, écoutait si le canon ne grondait pas sur la route de l'Hudson : de ce côté les bois restaient silencieux. Une lettre cachée dans une balle creuse fut découverte sur un courrier tué par les Peaux Rouges, elle était écrite par Webb pour informer son frère d'armes de ne pas compter sur son secours. Quelles furent la stupéfaction et la douleur du vétéran écossais, en recevant par



Bougainville communication de ce message inouï : un soldat seul pourrait bien dire. Le 9 août, on hissait sur le fort William Henry le drapeau parlementaire. Avant de signer la capitulation, Montcalm, autant pour flatter ses alliés que pour les lier par leur intervention même, convoqua les chefs indiens à la conférence dans la tranchée, tous approuvèrent les articles de la Convention et s'engagèrent "à maintenir la jeunesse dans le devoir." Hélas ! ils se vantaient et la journée du lendemain devait donner à leur parole un sanglant démenti.

Nous voici arrivés à cet épisode déplorable qui, demesurément grossi et dramatisé sous la plume d'un romancier de génie, est devenu "La légende du Massacre de William Henry." Que de déclamations contre l'armée française cette aventure n'a-t-elle pas suscitées en Amérique : mais qu'est-ce que l'histoire pour qu'un des généraux les plus connus de l'armée fédérale ait paru prendre au sérieux, dans une publication récente, des soupçons dont un juge comme M. Bancroft avait déjà fait bonne justice. (1)

La vérité sur cet événement, la voici telle qu'elle apparaît, dans toute sa simplicité, à la lecture des dépêches tant officielles que secrètes adressées au gouvernement français par les chefs de la colonie. La garnison du fort était entre les mains de Montcalm, mais celui-ci, hors d'état de nourrir près de trois mille prisonniers et voulant, en même temps, honorer la belle défense de William Henry, avait consenti à laisser les troupes anglaises retourner dans leur colonie avec armes et bagages, après engagement pris de ne pas servir contre la France pendant dix-huit mois. Déjà, lors de la prise de Chouaguen, les sauvages se souciaient peu de respecter une capitulation qui les frustrait du pillage, mais à force de présents le général était parvenu à les maîtriser, car, écrivait-il alors au Ministre : "Il n'y a rien que je n'eusse accordé plutôt que de faire une démarche contraire à la bonne foi française." William Henry rendu, Montcalm donna sur l'heure des ordres pour qu'avant l'entrée des Peaux-Rouges, tous les tonneaux des spiritueux contenus dans le fort fussent défoncés : C'était le seul moyen de rester maître de nos alliés. Malheureusement cette sage précaution fut rendue inutile par ceux-là mêmes qu'elle avait pour but de protéger.

Pendant la nuit, les Anglais, croyant se concilier les sauvages dont ils avaient une frayeur inconvenable," leur versèrent du

---

(1) La notice du général MacLellan sur le siège du fort Georges a inspiré à un écrivain canadien très-distingué, M. LeMoine, une chaleureuse réplique : "La Mémoire de Montcalm vengée." 1 vol. in-32.

rum et de l'eau-de-vie. Mais, au lieu de les désarmer, l'ivresse ne fit qu'allumer dans leur sang une fureur bestiale. Le lendemain, sous le coup d'une terreur croissante, les Anglais se mettent en route de grand matin pour gagner le fort Edouard où se cachent Webb et son armée : leur longue colonne, dont une foule de femmes et d'enfants embarrasse la marche, atteint en serpentant la lisière des bois. Là, sont des Indiens ; c'est d'abord aux bagages qu'ils en veulent " et qui donc dans le monde pourrait contenir " deux mille sauvages de trente-deux nations différentes quand ils " ont bu ? " demande Bougainville. Les pillards s'enhardissent et font entendre l'horrible clameur de guerre. " A peine, écrit " M. de Vaudreuil au ministre, eurent-ils poussé leurs cris que les " troupes anglaises au lieu de faire bonne contenance, prirent " l'épouvante et s'enfuirent à la débandade, jetant armes et bagages " même leurs habits." La colonne est rompue : on en voit les débris tourbillonner et s'éparpiller dans la plaine comme des feuilles sous un vent d'orage : un drame horrible commençait entre des fauves bondissant de toutes parts et un troupeau humain dispersé, quand Montcalm et ses officiers, accourant hors d'haleine, se jettent au-devant des Peaux-Rouges. Telle était la rage de ceux-ci que " plusieurs de nos grenadiers y furent blessés, et que nos officiers " y coururent risque de la vie, car, dans des cas pareils, les sauvages ne respectent rien." Le tumulte cesse ; on donne asile dans le camp et dans le fort aux Anglais éperdus. Les sauvages avaient fait six cents prisonniers : on les rachète et, comme ils étaient nus, les soldats français partagent avec eux leurs vêtements : Montcalm renvoya en sûreté les Anglais au comte de Loudon, en lui écrivant ce qui suit : " Milord, la défense honorable du " colonel Monro m'a déterminé à lui accorder et à sa garnison une " capitulation honorable : elle n'aurait pas souffert la moindre " altération si vos soldats n'avaient donné du rhum, si cette troupe " avait voulu sortir avec plus d'ordre et de ne pas prendre une " terreur de nos sauvages qui a enhardi ces derniers, en un mot " s'ils avaient voulu faire exécuter ce que je leur avais prescrit " dans leur propre avantage. Je regarde comme un vrai malheur " d'avoir eu avec moi les Abénaquis et les Panaouské en Acadie, " qui avaient eu devoir à se plaindre de quelques mauvais traitements de la part de vos compatriotes ; vous savez ce que c'est " que de contenir trois mille sauvages de trente-trois nations différentes, et je n'en avais que trop de crainte que je n'avais pas " laissé ignorer au commandant du fort dans ma sommation. Je " m'estime heureux que le désordre n'ait pas eu de suites aussi " fâcheuses que j'étais en droit de craindre. Je me sais gré de

“ m'ètre exposé personnellement, ainsi que mes officiers, pour la  
 “ défense des vôtres, qui rendent justice à tout ce que j'ai fait dans  
 “ cette occasion.”

Qu'il s'attendait peu à la réponse du gouvernement anglais, le loyal soldat qui écrivait cette lettre ! Ce que l'équité, ce que le simple bon-sens proclamait monstrueux et absurde, fut osé par le besoin de surexciter contre la France l'opinion publique et par l'humiliation de l'amour propre national : le généreux, le chevaleresque Montcalm se vit accusé à Londres d'avoir livré des vaincus aux fureurs de hordes barbares, et dans le premier moment la capitulation fut déclarée nulle par le gouvernement britannique. Mais qui pouvait croire qu'un siècle après l'événement, quand les Anglais eux-mêmes ont traité en héros le prétendu complice des sauvages canadiens, ce bruit odieux trouverait encore des échos ! Pourquoi nous arrêter davantage ; Montcalm n'est-il pas assez défendu par sa vie et par sa mort ; dans cette fatale journée du 10 août 1757, il n'a rejailli sur lui d'autre sang que celui de ses grenadiers blessés à ses côtés en sauvant les Anglo-Américains.

Des difficultés toujours grandissantes dont nous parlerons plus loin, et contre lesquelles Montcalm luttait déjà, l'empêchement de pousser jusqu'à la vallée de l'Hudson. Néanmoins, le résultat des campagnes de 1756 et 1757 dépassait toute espérance, et l'étoile de la France, près de s'éteindre sur ces lointains rivages, brillait d'un dernier trompeur éclat. L'armée anglaise, malgré son énorme supériorité numérique, était convaincue d'impuissance ; elle n'avait rien fait, rien tenté. La flotte des lacs n'existait plus ; la France restait maîtresse de toutes les eaux et, selon l'aveu du ministère en plein Parlement, “ toutes les portes lui étaient ouvertes.” Aux yeux des sauvages, quel prestige ! Pas une peuplade qui ne s'enorgueillit d'être fille d'Onnonthio. Entre les deux grandes vallées françaises du Mississipi et du Saint-Laurent, voici trois routes libres, et sur toute l'immense territoire possédé par la France, de Québec à la Nouvelle-Orléans, aucun Anglais n'osait poser le pied. A ce moment-là, les destinées du Nouveau-Monde restèrent en suspens : l'Amérique serait-elle anglaise ou française ? Mais ce n'était pas seulement au-delà de l'Atlantique que l'Angleterre déclinait ; dans la Méditerranée, Minorque lui était ravie ; les Anglo-Hanovriens capitulaient à Closter-Seven, et martelée sous les coups des Russes, des Français et des Autrichiens, la dernière armée de Frédéric, l'unique allié de Georges II, semblait écrasée. Il ne restait plus alors à l'Angleterre, suivant le conseil d'Horace Walpole “ qu'à couper ses câbles et à voguer à la dérive vers quelque Océan inconnu.” A cette heure solennelle de l'histoire du peuple Anglais.

un homme, marchant avec peine, accablé sous le poids d'infirmités précoces, monta à la tribune dans la Chambre des Communes et, tous les yeux ardemment fixés sur lui, proféra ce serment : " Je sauverai ce pays et moi seul le peux." L'orateur qui assumait une telle responsabilité était le nouveau secrétaire d'Etat, William Pitt, devenu le dictateur de l'Angleterre depuis que tous les partis, également impuissants au dedans et au-dehors, avaient abdiqué entre ses mains.

(à continuer)

CH. DE BONNECHOSE.

---

# L'EGLISE ET LE MONDE INTELLECTUEL

PAR LE RÉV. P. AUG. J. THÉBAUD, S. J.

---

*(Suite et fin)*

Cela étant bien compris, il est bon de détourner nos regards des actes antérieurs ou récents accomplis par la franc-maçonnerie, et de concentrer notre attention sur la phase actuelle de l'intellectualisme moderne, envisagé comme un des moyens favoris et des principaux intérêts de la secte.

Cette secte ayant, cela ne fait aucun doute, d'immenses ramifications dans tous les gouvernements modernes, trouve le mécanisme du pouvoir législatif et celui du pouvoir exécutif dociles à sa main. On doit ajouter à cela la critique de la presse, qui, dans beaucoup de pays, est presque entièrement sous la direction de la franc-maçonnerie. En dehors du cercle du gouvernement, il y a de nos jours le cercle scientifique, qui, comme nous l'avons déjà dit, a remplacé, en fait d'intellectualisme, le système de la secte philosophique du siècle dernier. Nous n'avons pas l'intention de faire à la franc-maçonnerie l'honneur de lui attribuer aucune des découvertes dues aux savants de notre temps. Mais comme il ne peut malheureusement y avoir de doute que beaucoup de ces savants se sont déclarés contre la Révélation, et qu'ils ont posé leurs doctrines en complète opposition à celles de l'Eglise, les francs maçons s'empressent d'en profiter dans l'intérêt de leur propre parti, faisant grand bruit contre la Religion au nom de la Science.

Maintenant, considérez avec calme la situation de l'Eglise, seule, presque sans défense, en face de pareils ennemis. Souvent les journaux nous apprennent que la législature de tel ou tel pays prépare telles ou telles lois contre le "cléricalisme." C'est aujourd'hui le terme employé. Un autre télégramme nous annonce que

le cabinet des ministres de tel ou tel pays s'occupe avec activité de prendre des mesures contre le "Vaticanisme"—terme équivalent au premier. Nous apprenons sans surprise que, ici ou là, des évêques sont emprisonnés, ou expulsés de leurs sièges ; ou, plus souvent encore, qu'une paisible maison de Frères ou de religieuses a été fermée et que les habitants ont été jetés sur le pavé de la rue. Evidemment tout cela est fait dans l'intention de répandre la lumière et de circonscrire le royaume des ténèbres. Dans une sphère très-différente, mais tout aussi brillante, les mêmes journaux publient en entier les adresses de Belfast, ou les discussions des congrès scientifiques ; ou mieux encore, de fréquentes lectures sur l'astronomie, en outre des livres nouveaux sur la grande *Doctrine de l'origine de l'homme*. En vérité, nous nageons dans les pleines eaux de l'Intellectualisme !

Pour rendre l'aspect des choses encore plus intéressant, voyez les puissants moyens de diffusion, de communications rapides, et l'empire universel que possède ce nouveau dieu du monde moderne. Comptez, si vous pouvez, les journaux quotidiens, les magasins littéraires hebdomadaires et mensuels, les revues trimestrielles, les feuilles pittoresques, les volumes innombrables qui sortent de la presse dans tous les pays sous le soleil ; c'est à peine si vous parviendriez à en lire le catalogue chaque semaine. Après avoir essayé un pareil calcul, comptez sur vos doigts les moyens de même nature dont l'Eglise jouit pour répandre la lumière, et tremblez devant un résultat redoutable ! De plus, si une parole courageuse est prononcée en sa faveur, si un discours sort des lèvres d'un de ses éloquents enfants, si un livre, respirant l'esprit de foi et capable de convaincre quelque âme chancelante, est enfin publié après avoir traversé un monde de difficultés, voyez quel accueil cette parole courageuse, ce discours éloquent, ce livre brillant, reçoivent dans le *monde des lettres*, comme on l'appelait autrefois. Qui peut même savoir que cette parole a été dite, que ce discours a été prononcé, que ce livre a été écrit ? Quel éditeur consentirait à le faire figurer dans son catalogue ? A moins que vous n'alliez vous-même annoncer l'existence de ce livre au moyen d'affiches que vous placarderez sur les murs dans les rues et dans les avenues des villes, qui aura jamais connaissance d'un fait si insignifiant ?

Mais ce ne sont là que des pailles qui indiquent de quel côté souffle le vent. Il est temps d'en venir à un dessein encore plus frappant et de donner à la grande politique du siècle au moins un peu du développement qu'elle mérite. Le complot, dont nous n'avons dit qu'un mot, concentre toute sa force sur *un plan*

que, dans ce moment, tous les gouvernements du monde, et les grands corps scientifiques et enseignants qui existent dans toutes les nations, tentent, cette fois, d'exécuter complètement et radicalement afin d'en avoir fini.

Ce plan c'est d'enlever à l'Eglise le pouvoir et même la possibilité d'enseigner les hommes, et de transférer ce pouvoir tout entier à l'Etat seul et pour jamais. Ils veulent étouffer sur le champ la dernière étincelle d'intellect de la grande organisation qui, en vérité, a créé l'âme de l'Europe. Réussiront-ils jamais? Certainement non, comme il sera facile de le démontrer bientôt; mais il est temps de dévoiler la conspiration dans toute sa nudité, afin que tous les catholiques, la connaissant, puissent au moins concevoir pour elle le mépris qui lui revient. Dans les pays catholiques—les pays protestants sont hors de la question pour le moment—l'Eglise, jusqu'au siècle dernier a joui de son droit inhérent d'enseigner. On peut dire que, il y a cent ans, c'était elle qui dirigeait toutes les écoles, de même qu'elle les avait toutes fondées. Mais le gallicanisme en France, le jansénisme en Italie, où il était ouvertement protégé par tous les princes séculiers, ce qui n'a jamais eu lieu en France; surtout le fébronianisme, en Allemagne, adopté ouvertement par l'Autriche; ces doctrines en donnant aux gouvernements civils une prépondérance illégitime dans les affaires de l'Eglise, commencèrent le transfert, au moins partiel, entre les mains des hommes d'Etat de l'influence que l'Eglise avait exclusivement exercée sur l'éducation. Mais l'origine du contrôle radical de l'Etat, qu'on cherche maintenant à établir dans tous les pays, date des jours lugubres de la convention française qui a préparé le monopole absolu de l'Etat, établi sans aucune opposition par Napoléon I. Ceci demande quelques détails qui ne peuvent que jeter un flot de lumière sur ce qu'on appelle aujourd'hui la question des écoles.

Le résultat étonnant de la diffusion des lumières répandues par les philosophes français, lorsque leurs efforts intellectuels triomphaient dans la Révolution, fut l'abolition subite et totale des établissements d'éducation en France. Résultat étonnant en vérité! Mais c'est un fait qu'on ne peut contredire. Depuis l'Académie française, depuis toutes les grandes académies des sciences, des inscriptions et belles lettres, etc.; depuis les quinze académies alors en plein fonctionnement sur toute l'étendue du pays; depuis les nombreux collèges ouverts à tous—car l'éducation était gratuite partout,—dans les principales villes du royaume, jusqu'aux innombrables écoles entretenues par les corporations municipales, par les commissions des villages et des hameaux; tout s'effondra à la fois. Il ne resta que quelques écoles particulières peu fréquentées,

où l'on payait une rétribution scolaire parce que, les instituteurs, devant manger, ne pouvaient trouver aucun autre moyen d'existence. Ce fut le grand résultat final de ce que nous avons précédemment appelé la première guerre de l'Intellectualisme moderne contre le suprême intellect de l'Eglise ; l'extinction pure et simple de toute lumière.

La Convention promit, naturellement, de replacer l'éducation sur une base plus noble et plus rationnelle que par le passé ; mais pendant son règne terrible de trois ans, elle ne fit rien sauf quelques efforts spasmodiques pour entendre un petit nombre de rapports sur la question préparés par des hommes comme l'abbé Grégoire, qui s'intitulait évêque de Loir-et-Cher. La pentarchie, connue sous le nom de Directoire, essaya de remédier à cet état de chose. Nous ne prendrons pas la peine d'examiner les projets du Directoire, qui ne méritent rien que le mépris. Il est certain que si Napoléon I n'eût pas pris le gouvernement de la France, l'éducation, en ce pays, aurait péri, et le peuple aurait promptement fait retour à la barbarie. Mais après dix longues années de ténèbres succédant au royaume brillant de lumière que l'Eglise avait établi et entretenu pendant tant de siècles, le premier consul, comme on l'appelait alors, vit la nécessité d'emprunter quelque chose à l'ancienne splendeur, afin que la France ne restât pas dans l'effrayante obscurité d'un siècle de pleines ténèbres. C'est pourquoi Napoléon rétablit les grandes académies d'autrefois, la plupart sous des noms différents — le système entier reçut la dénomination de Institut de France. Il créa la grande école polytechnique, due entièrement à ses vues particulières. On peut dire qu'en faisant cela il donna naissance au *scientisme*. De ce grand établissement central à Paris rayonna certainement la culture des sciences, comme on les appelle, dans tout l'univers. Au lieu de quinze universités créées anciennement par l'Eglise, le nouveau chef de la France, fonda une vaste corporation appelée Université de France, composée de deux grands établissements pour l'éducation supérieure, à Paris, et de tous les collèges qu'il ouvrit, ou de ceux qui ont été ouverts depuis lors dans tout le pays. L'école de droit et celle de médecine formèrent une division à part, et devinrent dans la suite insuffisantes pour les besoins du pays.

Mais toutes ces fondations, ou restaurations sous un nom nouveau, étaient des créatures de l'Etat, et personne ne put ouvrir un collège, ni aucune corporation élever une institution académique quelconque, parce que le gouvernement monopolisait en réalité toutes les branches de l'éducation, excepté les écoles primaires que Napoléon n'eut pas le temps de placer complètement sous le con-



trôle de l'Etat. Il était si jaloux de l'enseignement d'Etat que, ayant restauré la religion et étant obligé en conséquence de permettre aux évêques d'avoir leurs grands séminaires diocésains, il leur interdit d'admettre dans ces établissements des professeurs enseignant les classiques, les belles-lettres et la rhétorique ; et tous les élèves des séminaires qui suivaient ce cours d'études préparatoires, devaient se rendre, deux fois par jour, au lycée de la ville pour y recevoir des professeurs de l'Etat des leçons de latin, de grec et d'éloquence. Personne n'osait dire un mot contre cette monstrueuse organisation du despotisme intellectuel le plus complet, parce que Napoléon était le maître ; tout le monde devait se soumettre.

Mais malheureusement le système parut trop favorable en général au gouvernement pour être abandonné par les gouvernements qui remplacèrent l'empereur après sa chute. Les Bourbons conservèrent le même système en y introduisant quelques légères modifications ; et lorsque la révolution de juillet advint, le gouvernement de Louis-Philippe maintint avec soin dans toutes ses prérogatives le corps chéri appelé l'Université de France.

On sait que la charte nouvelle avait promis la liberté d'éducation ; mais aussitôt que Montalembert, Lacordaire, Gerbet et leurs amis se furent réunis pour ouvrir à Paris une petite école primaire afin de faire l'épreuve des promesses de la charte, la nouvelle Chambre des pairs, siégeant comme tribunal correctionnel, parce que Montalembert était pair de France, ordonna la fermeture de l'école et condamna les professeurs à l'amende.

Cette longue digression était nécessaire parce que le même système, qui a commencé à crouler en France, s'étend aujourd'hui sur toute l'Europe. Il existe dans toute sa force dans le nouvel empire d'Allemagne ; le gouvernement de Victor Emmanuel l'introduit graduellement en Italie ; on ne pouvait manquer, en Espagne, de suivre tant de brillants exemples ; et les Etats de l'Amérique du Sud et de l'Amérique centrale, sans exclure la délicieuse république d'Haïti, sont les plus ardents dans la lice pour arriver à ce but glorieux d'instruction et de civilisation. En Angleterre, quoiqu'il reste encore un vigoureux et robuste sentiment de l'ancienne liberté, on ne peut nier que depuis quelque temps les écoles nationales, les collèges de la reine et beaucoup d'autres nouveaux projets de même sorte, sentent l'universel complot moderne. Dans ce pays seul—les Etats-Unis—Dieu en soit béni—l'Etat n'a pas encore touché à l'éducation supérieure et l'on peut encore y jouir en plein de l'ancienne liberté. Le lecteur sait qu'on ne peut en dire autant de l'éducation commune du peuple dans ce qu'on appelle les écoles

**ASSUREZ VOS MAISONS ET VOS BATIMENTS DE FERME**

A LA

# **CIE. D'ASSURANCE AGRICOLE DU CANADA**

**BUREAU PRINCIPAL**

**180, RUE ST. JACQUES, MONTREAL**

**CAPITAL AUTORISÉ - - - \$1,000,000**

## **OFFICIERS**

WM. ANGUS, *Président.*                      A. DESJARDINS, M. P., *Vice-Président.*  
EDWARD H. GOFF, *Directeur Gérant et Secrétaire.*  
J. H. SMITH, *Inspecteur en Chef.*

## **DIRECTEURS**

WM. ANGUS, ( <i>Président de la Compagnie de papier du Canada,</i> ) Montréal.	JOHN FLETCHER, Rigaud, Q.
A. DESJARDINS, M. P., ( <i>Propriétaire du Nouveau Monde,</i> ) Montréal.	COL. A. A. STEVENSON, Montréal.
HON. M. H. COCHRANE, ( <i>Sénateur,</i> ) Compton.	J. B. POULIOT, M. P., Rivière du Loup.
EDWARD H. GOFF, <i>Directeur Gérant,</i> Montréal.	THOMAS LOGAN, Sherbrooke.
J. M. BROWNING, ( <i>Président du Conseil de l'Agriculture,</i> ) Montréal.	T. H. MAHONY, Québec.
	L. H. BLAIS, Montmagny.
	R. MULHOLLAND, Cobourg, Ont.
	JOHN FISHER, Cobourg, Ont.
	R. AGUR, ( <i>Banquier,</i> ) Ingersoll, Ont.
	JAMES H. SMITH, Montréal.

## **SUCCURSALES**

COBOURG, Ont.	OTTAWA, Ont.	QUÉBEC
<b>W. T. FISH</b> Agent Général.	<b>W. H. CLUFF</b>	<b>T. H. MAHONY</b>
J. FLYNN, INSPECTEUR.	Agent Général.	Agent Général.

## **AVANTAGES OFFERTS.**

Cette Compagnie fait une spécialité d'assurer les bâtiments de ferme, les résidences privées et les propriétés peu exposées, contre les pertes par le feu et la foudre.

Elle paie toutes les pertes causées par le feu ou le dommage fait par la foudre, que l'incendie s'en suive ou non.

Elle assure les animaux contre la mort par la foudre, tant dans les bâtisses que sur le terrain de l'assuré.

Elle refuse d'assurer les moulins, boutiques, tanneries, magasins, hôtels et autres propriétés peu sûres. Elle n'est pas sujette aux pertes lourdes des grandes conflagrations et offre une garantie certaine à ceux qu'elle assure.

C'est une institution purement canadienne, ses affaires sont limitées à la Puissance, et elle est sous la direction d'hommes qui ont consacré plusieurs années à cette branche particulière d'assurance et qui comprennent parfaitement les exigences de la classe des cultivateurs.

publiques, auxquelles ne s'appliquent pas cependant l'objection soulevée par le système européen moderne, parce que nul n'est privé de la liberté d'élever des établissements rivaux de toute sorte. La seule question qui ait jamais été soulevée par rapport aux écoles publiques concerne purement et simplement leur entretien financier, ce dont nous n'avons pas à nous occuper ici.

Nous pouvons en conséquence proclamer que les Etats Unis ne sont pas entrés dans la conspiration que nous avons entrepris de dévoiler et de discuter. Certes des individus y ont embrassé la cause du *sécularisme*, c'est le nom qu'on donne ; mais jusqu'à présent pas un Etat n'est entré dans cette voie. Que Dieu en soit loué ; c'est avec joie que nous renvoyons les Etats Unis de l'accusation d'avoir participé au crime.

Mais voyez l'intellectualisme moderne triomphant partout ailleurs ; considérez pour un moment ce que les conspirateurs se proposent de faire, mais comment, en fait, leur pouvoir est limité. Ici doit venir un mot de consolation ayant trait à la probabilité du succès final de l'Eglise en ressaisissant les rênes de l'intelligence humaine pour guider le monde, comme autrefois, dans le chemin du véritable progrès et de la civilisation.

Supposé que l'éducation, l'instruction, la civilisation, la lumière, quel que soit le nom qu'il vous plaise de donner au développement de l'intelligence dans le monde, aient été complètement sécularisées. C'est-à-dire, supposé que l'Etat et les savants comme instruments de l'Etat, seuls, monopolisent entièrement le droit de former l'esprit de l'humanité. Les "cléricaux," c'est-à-dire l'Eglise est entièrement releguée à l'arrière plan. Elle peut encore enseigner le catéchisme, seulement dans ses églises, mais pas dans une école ; elle ne peut, en fin de compte, avoir aucune école. Le système est généralisé, chose qui a été tentée une fois dans l'Ouest de la France, à la connaissance personnelle de l'auteur—et cette chose est trop amusante pour n'en pas dire au moins un mot. Une loi venait d'être promulguée défendant à toute personne non autorisée par l'Etat de donner n'importe quelle sorte d'instruction, hormis seulement quant à la religion, les prêtres dans leurs églises. Une pauvre paysanne de Bretagne, n'ayant pas connaissance de la loi, ou peut être n'y attachant pas d'importance, continua de faire ce qu'elle avait coutume de faire auparavant, c'est-à-dire continua, dans sa pauvre cabane de paysanne, d'apprendre à quelques enfants leurs prières, un peu de catéchisme et peut-être l'a, b, c. Un maître d'école du voisinage, grand intellectualiste, défenseur ardent des lois de l'Etat, dénonça la pauvre femme, la fit condamner à l'amende, et la porte de la cabane fut interdite aux enfants par arrêt de justice !

Supposé, disons-nous, que ce beau système soit légalisé et mis en vigueur dans l'univers chrétien. C'est certainement vers la réalisation d'un pareil plan que la législation entière tend partout à cette heure, obéissant, cela n'est pas douteux, à l'inspiration des loges franc-maçoniques. Posons la question avec avec bonne foi : Quelle sorte d'hommes aurez-vous dans trois ou quatre siècles ? Nous répondrons sans hésitation : des troupeaux d'idiots ou de bêtes sauvages terribles. Oui, nous affirmons sans hésitation que les hommes nés avec un tempéramment lymphatique et faible seront réduits à l'idiotisme, et que ceux, venus au monde avec un caractère ardent et passionné, tourneront en bêtes féroces. Il n'est pas difficile de le prouver. C'est un projet arrêté, bien compris par tous, et qui n'est pas nié par ses auteurs, que la religion doit être exclue de toute participation quelconque à la direction de l'humanité. Si la religion conservait la moindre portion de son ancienne influence, le projet avorterait complètement ; personne, en conséquence, ne peut être surpris de l'opiniâtreté qu'on apporte à reléguer le prêtre dans son église en compagnie du pauvre troupeau encore assez simple pour l'y suivre. Combien consentiront à faire partie à cette catégorie méprisée d'hommes anathématisés par la science et séparés de la grande Eglise de l'intellect ? La plus grande partie de l'humanité n'aura, en conséquence, aucun souci de la religion, et sera publiquement encouragée à la mépriser. Quelle sorte d'hommes pouvez-vous avoir dans une pareille société sans Dieu, non pas dans deux siècles, comme nous l'avons dit il n'y a qu'un moment, mais dans cinquante ans d'ici ?

Il y a, grâce à Dieu, pour la paix de l'humanité, un grand nombre de personnes nées sous une heureuse étoile, dont le système nerveux est très-indolent, le système musculaire faible ou peu développé, l'imagination paresseuse, dont le tempéramment, enfin, est plus ou moins lymphatique. Lorsque ces personnes sont élevées par la religion qui, dit-on, développe les facultés *émotionnelles*, — nous sommes obligé d'employer le langage des Intellectualistes, lequel n'est pas absolument absurde ici, — il s'éveille en elles par degré une curiosité active qui leur donne du nerf et de la vie, sous l'influence du sentiment du *devoir*, mot étrange auquel elles donnent alors une grande attention. Leur tempéramment de délabré qu'il était devient sain et robuste, et leur apparence est agréable à l'œil ; car la religion préserve promptement leur chasteté ; la chasteté qui est toujours la mère, non seulement de la beauté, mais encore et surtout celle de la vigueur. De même leur imagination s'élève peu à peu vers le ciel, parce que la religion leur enseigne *sottement* à croire aux anges et aux saints, particulière-

ment à une créature radieuse, surpassant toutes les beautés terrestres et célestes, Dieu seul excepté. Ainsi leur tempérament lymphatique se réchauffe et s'enfichit par le mélange de toutes les qualités aimables. Dans une société chrétienne, le grand nombre des religieuses dans les couvents, des bonnes mères de familles entourées ordinairement de joyeux enfants, la grande masse, même de ceux du sexe fort qui comptent parmi les citoyens utiles, le grand nombre des premières et des seconds est certainement composé de cette classe de l'humanité. Mais notre objet actuel n'est pas d'examiner en détail par quelle religion ces personnes ont été formées; c'est plutôt d'examiner quel effet le système contraire produirait sur elles. Est-ce une exagération de dire que l'idiotisme serait leur partage ?

Si vous supposez la religion écartée de l'éducation des personnes ainsi organisées, quel doit être le résultat naturel, inévitable ? Premièrement, la morale n'existe pas pour elles, ou est au moins très relâchée, et sans principes fixes; le sentiment du *devoir* reste assoupi, parce que sa sanction nécessaire,—le jugement de Dieu—est perdu de vue. *Devoir* est un mot sans signification, ou qu'elles supposent invariablement signifier *tâche*. Il est parfaitement faux de confondre les deux. Ces personnes pensent alors au devoir aussi peu que possible, et ainsi leur âme morale tout entière reste dans l'engourdissement. Il est tout à fait déraisonnable de penser que l'éducation des écoles publiques et le journal quotidien, qu'on trouve partout, peuvent tenir lieu des dix commandements. Cette éducation et le journal peuvent éveiller de l'intérêt ou de l'appétit pour une curiosité malsaine, jamais ils ne feront naître le moindre sentiment moral. Secondement, le système musculaire de ces personnes n'étant substantié que par du pain et du bœuf, et ne recevant aucune forme de l'âme elle-même qui cependant doit être la forme du corps—*forma corporis*, reste grossier, indolent, comme nous l'avons dit plus haut, bouffi, sinon anémique; et puisque la chasteté est hors de question dans le cas présent, comment pourrait-il y avoir beauté et vigueur ? Vous aurez donc là un bloc de matière parfaitement disposé pour loger l'âme d'un idiot; spécialement puisque, et en troisième lieu, l'imagination doit rester incréée ou mort-née dans un pareil être. Il peut y avoir chez ces animaux abandonnés une sorte d'*instinct*, pareil à celui d'un chien quand il voit un os; mais vous ne verrez jamais sur leurs visages le regard élevé vers le ciel qui est naturel au chrétien, même de la classe la plus infime; vous ne verrez jamais leurs yeux baignés de larmes lorsqu'ils tournent leurs regards vers l'occident au coucher du soleil, ou vers l'étoile du matin avant l'aurore. Comment le pourriez-vous, puisque, pour eux,

il n'y a pas un ciel avec ses anges, ses saints et sa reine glorieuse ?

Nous n'avons pas encore dit un mot de l'indescriptible dégradation qui est trop souvent le lot de cette classe misérable. Lisez au moins quelque chose de ce qui a été écrit dans bon nombre de livres sur la condition pitoyable des païens sauvages. Ne sont ce pas des idiots quand ce ne sont pas des bêtes féroces ? C'est précisément par l'exclusion de la vraie religion et de l'élément moral que " les races barbares," comme on les appelle, ont été réduites à cet état lamentable. Si vous pensez que, dans une société comprenant un nombre considérable d'individus policés, il ne peut exister une pareille condition pour l'humanité, allez à Londres, allez à Berlin, allez même à Paris avec ses communards, et dites moi le résultat de vos observations !

Mais nous devons nous hâter et arriver à la seconde classe dont nous n'avons pas encore dit un mot. Nous avons posé en fait que, en refusant à la religion de diriger l'humanité, en la reléguant ignominieusement à l'arrière plan et en mettant les rênes du monde entre les mains des intellectualistes modernes, la partie de la population qui est naturellement ardente et ingouvernable tournerait en bêtes sauvages. Il n'y a pas besoin d'une longue démonstration pour rendre ce fait évident. Tout homme sain d'esprit admet que la religion seule peut dompter de pareils animaux ; et que, si sa sainte règle est totalement écartée, la société doit faire retour à l'état de ce paganisme policé du temps où Aristote disait que l'esclavage était absolument nécessaire. Et rappelez-vous que l'esclavage dont il parle était celui de la plus grande partie de la race blanche rampant aux pieds d'un petit nombre. La raison que donnait le célèbre philosophe était convaincante : la majorité de l'humanité laissée à elle-même ne peut être gouvernée, si ce n'est en la tenant dans la plus étroite servitude. Nous n'avons pas de place pour en dire davantage ; cependant immense est le champ que nous laissons inexploré.

Mais comment les Intellectualistes modernes peuvent-ils se vanter de leur habileté à gouverner intellectuellement le monde. S'imaginent-ils pouvoir former une société nouvelle et heureuse par les moyens dont ils disposent ? Quels sont ces moyens ? " L'instruction, disent-ils, répandue par les mille canaux que la science et l'art ont ouverts." Nous comprenons. Ils multiplieront indéfiniment leurs collèges, grands et petits, tous sous la règle de l'Etat, y enseignant le *scientisme*, c'est-à-dire la physique et la sociologie. Ils imprimeront par millions leurs revues mensuelles de la *Science Populaire*, leurs *Magasins Atlantiques*, leurs *Revue de Westminster*, etc. Que ce soit bien entendu : c'est une question de remodelage de l'humana-

nité par des moyens tels que ceux-là. Mais ils peuvent tout au plus atteindre ainsi la seule classe des lettrés. Sans nous informer quelle sorte de classe lettrée ils peuvent former, nous dirons seulement que cette classe n'est pas l'humanité. Ont-ils jamais réfléchi à la tâche qu'ils entreprennent? On doit évidemment leur dire ce qu'ils doivent faire et parfaire, s'ils ont en vue de réussir. Ils doivent établir partout des écoles normales-apostoliques d'intellectualisme. Tous les membres de ces établissements, sans aucun intérêt personnel, mais uniquement pour le bien commun, doivent se vouer à une vie de labeur, souvent terminée par une mort misérable. Les messagers du nouvel évangile doivent alors se mettre personnellement en contact avec toutes les classes possibles de l'humanité, surtout avec la plus infime et la plus délaissée, qui est toujours la plus nombreuse. Ils doivent conquérir tous les cœurs par la charité la plus pure, couvrir le monde d'établissements de toute sorte, dans lesquels la spéculation n'entrera jamais et qui seront entièrement consacrés au bien universel. Ils doivent recruter des armées de moines et de nonains de l'Intellectualisme. Voilà le seul moyen d'embrasser l'humanité dans son entier. C'est ce que l'Eglise a toujours fait; c'est ce qu'elle fait encore maintenant. Les intellectualistes le savent bien, mais ils ne PEUVENT faire la même chose parce qu'ils n'ONT PAS le désintéressement nécessaire.

Personne ne peut avoir ce désintéressement que ceux qui l'ont sucé avec le sang sortant du côté du Christ sur la croix. Cette idée pourrait-être développée indéfiniment, que le lecteur prenne sur lui la tâche d'accomplir cette œuvre dans sa pensée. Le résultat de tout cela c'est que le succès de la nouvelle méthode de conduire l'humanité échouera misérablement et complètement, et comme l'Eglise catholique est le seul corps qui ait jamais possédé le secret de guider les hommes, comme elle s'est soumise avec joie à toutes les conditions, même les plus pénibles, pour faire cette œuvre, le succès de l'Eglise catholique est aussi certain qu'il est certain que le soleil se lèvera demain.

Voyez, s'il vous plaît, de quel côté sont les véritables risques intellectuels et les profits de même nature pour employer une phrase bien familière aux marchands. Les risques de l'Eglise ne se composent pas de cargaison de thés, de soieries, et de marchandises fines; ils ne se composent pas non plus de villages ruraux, bâtis dans des endroits agréables pour le bénéfice des classes modestes, et aussi pour celui de l'entrepreneur; ils ne se composent pas non plus de "Chemins de fer du Pacifique du Nord," dont les profits doivent être en proportion de la longueur de ces voies. Ils sont bien plus précieux que tout le dispendieux méca-

nisme au moyen duquel sont mises en motion les fabriques gigantesques qui, de nos jours, étonnent le monde, et d'où on entend tirer pour lui des richesses incalculables.

Les risques de l'Eglise sont seulement composés des âmes de nombreux serviteurs dévoués, mais qui ne sont pas à dédaigner dans l'ordre intellectuel. Citons-en quelques-uns :

1<sup>o</sup> Une hiérarchie d'hommes généreux, n'ayant en vue d'autre objet que "l'Eglise," c'est-à-dire l'humanité régénérée ; sacrés par Dieu lui-même pour diriger et gouverner spirituellement le monde ; chacun d'eux ayant une portion du globe comme son propre département, envoyé là, à la place du Christ, pour veiller à ce que chaque individu, même le plus dégradé et le plus méprisé, soit vraiment *racheté* et préparé pour le ciel. Lorsqu'un de ces hommes généreux meurt, il s'en trouve un autre pour le remplacer, de sorte que leur nombre est toujours complet ; il augmente même au fur et à mesure que les endroits déserts, laissés précédemment incultes, sont cultivés et rendus fertiles. Voilà le premier risque de l'Eglise, car c'est une richesse réelle, c'est-à-dire une dépense de capital intellectuel, qui doit être productif ou improductif, suivant qu'il est bien ou mal administré. Entre les mains de l'Eglise, il est toujours immensément productif, parce qu'il est toujours bien administré, étant dirigé par l'Esprit de Dieu.

2<sup>o</sup> En dessous de la hiérarchie, vous avez une armée d'ouvriers puissants qui, en ce moment, sont plus diligents que jamais. Ce sont des hommes qui savent comment parler ou comment écrire de façon à attirer l'attention de l'humanité, et qui, à la fin, gagnent leur cause. Quelques-uns d'entre eux appartiennent à la hiérarchie, quelques uns sont des prêtres, d'autres, et parfois les meilleurs, sont de simples laïques ; mais tous ont reçu un don bien supérieur à celui d'une simple science de l'ordre physique, puisque ce don a toujours été celui-là même que le monde, lui-même, loue et admire par dessus tous les autres. St. Paul avait reçu ce don à un degré éminent. Un nombre infini d'hommes appartenant à l'Eglise se sont, grâce à ce don, attiré les applaudissements de l'univers. Croit-on que nous sommes, en ce siècle, privés de ce don ? Alors on ne sait pas ce qui se passe tout autour de nous sur le globe entier. Qu'on écoute les voix qui viennent de France, d'Allemagne, d'Espagne, d'Italie, même aujourd'hui, d'Angleterre, d'Irlande et des Etats-Unis. Nous ne pouvons les nommer dans ces pages ; la liste serait trop longue. Mais elles sont bien connues, car ce sont celles d'hommes mêlés aux affaires publiques. En Allemagne et en Suisse, on peut emprisonner ces hommes ou les exiler ; en Italie, les condamner à l'amende à cause de leur hardiesse ; dans d'autres pays,



les écrivains du camp opposé peuvent les représenter sous un faux jour et les tourner en ridicule ; néanmoins ils continuent leur noble tâche sans faiblir, et ils montrent beaucoup plus d'intellect réel que tout l'Intellectualisme moderne ensemble ne peut se vanter d'en avoir. Pensez-vous que le comte de Mun, en France, s'assiera tranquillement et gardera le silence, si son élection, en ce moment soumise à l'examen d'une commission, est invalidée, comme ce sera très probablement le cas ? Il trouvera bien d'autres tribunes pour parler à défaut de celle de l'Assemblée républicaine de Versailles. Supposez-vous que, Mallinkrodt étant mort, personne, en Allemagne, ne prendra sa place et son rôle dans le Reichsrath de Berlin ? Messieurs de l'ordre intellectuel, soyez-en persuadés à la fin, les catholiques, dans ce siècle, ont une langue comme vous, des poumons aussi puissants que les vôtres, plus d'intelligence peut-être, certainement plus de confiance en Dieu qui doit nécessairement remporter la victoire.

Mais il y a un troisième risque de l'Eglise, pas aussi indispensable peut-être que le sont les deux autres, cependant très important. C'est cette immense armée de vierges devant laquelle le monde doit s'incliner, et devant laquelle, en effet, il fléchit le genou, armée qui a toujours été la plus précieuse couronne de l'Eglise, et qui en ce moment est plus nombreuse assurément, et dont les fleurs exhalent un parfum plus doux peut-être qu'en aucun autre temps. Les Intellectuellistes ont-ils jamais réfléchi à ce fait étrange que, dans l'année 1876 de Notre-Seigneur, dans laquelle nous sommes présentement, le nombre des Religieuses et des Sœurs est, en France, seulement, plus du double de ce qu'il était lors de la suppression des communautés en 1790 ? Quel espoir les "hommes d'intellect" peuvent-ils nourrir de voir cette innombrable couvée d'oiseaux multicolores disparaître de nos champs et de notre ciel, quand aujourd'hui ils abondent en France, en si grande quantité, si peu de temps après avoir été pris dans le filet législatif de 1790, et étranglés ? Et, à moins que les Intellectualistes ne détruisent la nichée,—comme ils disent—ils ne peuvent s'attendre à conduire l'humanité qui préférera toujours "la douce direction des Sœurs" à la leur. Thaddeus Stevens, un pécheur endurci et l'un des chefs les plus influents du parti républicain aux Etats-Unis, n'a-t-il pas, à son lit de mort, demandé à une simple et modeste Sœur de Charité, et n'a-t-il pas reçu de sa bouche les paroles de foi et de ses mains l'eau du baptême ? Sœur Rosalie, à Paris, ne disait-elle pas comme elle voulait du conseil entier des ministres, y compris le préfet de police, et cela sous le règne de Louis Philippe, en France ? Qui pourrait refuser de céder à cette sainte influence

lorsque de tels miracles de grâce s'accomplissent dans ce siècle d'égoïsme ? Oui notre pouvoir pour diriger l'humanité sera toujours plus grand que celui de la science, parcequ'il atteint le cœur, chose que la science ne peut pas faire.

Nous pourrions nous étendre indéfiniment sur ce sujet, mais il faut nous borner. Après avoir vu quelques uns des risques de l'Eglise, il faut dire un mot de ses profits, afin que des personnes irréfléchies ne puissent pas s'imaginer que tout cela est inscrit au chapitre des pertes sur son grand livre. Les profits sont ou certains et bien constatés par l'inventaire, et comme tels inscrits sur les livres du marchand intelligent et soigneux, ou regardés seulement comme probables lorsque les opérations commerciales ne sont pas encore terminées.

Voyons comment les deux figurent sur les livres de l'Eglise. Les profits qui sont certains et bien constatés sont brièvement et clairement en noir et en blanc : 1<sup>o</sup> Accroissement constant et progressif sans interruption des enfants de l'Eglise, au point que ses adversaires eux-mêmes sont obligés d'avouer qu'elle n'a rien perdu, ou plutôt qu'elle a augmenté en dépit de leurs complots, de leurs attaques et de leurs coups. De combien notre nombre dépasse-t-il deux cent millions, personne n'est à même de le dire. 2<sup>o</sup> L'entrée dans les rangs de l'Eglise, pendant notre siècle, d'un nombre considérable d'hommes de véritable intellect de tous les pays ; en Angleterre, plusieurs certainement, en France un nombre très remarquable ; en Allemagne le chiffre en est étonnant, en Italie et en Espagne de nombreuses acquisitions ne font pas de doute ; aux Etats Unis et dans le reste du monde le recrutement est lent, cela est vrai, mais il marche en progressant. En résumé, le point sur lequel nous avons le plus insisté dans ces pages, à savoir la diminution de l'influence de l'Eglise sur les hommes d'intellect se rapportait principalement à l'ancien temps de son règne universel que nous avons décrit dans un article précédent. Mais aujourd'hui nous avons certainement gagné sur hier ; et la progression paraît assurée. 3<sup>o</sup> La hiérarchie de l'Eglise classée plus haut au nombre des risques peut l'être également au nombre des profits en raison du changement important survenu pendant le siècle. Considérez son union actuelle avec le Pasteur Suprême ; considérez son activité, sa persévérance, son unité d'action et de but. La longue histoire de l'Eglise n'a jamais enregistré un fait pareil. Considérez ce qu'était l'Eglise, à cet égard, au temps de l'arianisme, dans les temps féodaux, et même sous les anciennes monarchies d'Europe, il y a deux ou trois cents ans ; et comparez l'état de l'Eglise dans ce temps-là avec son état actuel. Avec cela seul, en ajoutant un clergé nombreux et

dévoué, travaillant sous les yeux de ses chefs, vous avez une Eglise impérissable, indépendamment de toute autre cause. Quel gain et quel profit sur les temps passés. 4<sup>e</sup> Enfin, circonstance très-importante, et tout à l'avantage de l'Eglise, le terrain est déblayé. Les points secondaires sont écartés : les questions sont bien définies : Dieu ou pas Dieu, une âme dans l'homme, ou la simple matière, le christianisme ou le nihilisme, etc. L'Etat, il est vrai, se sépare de l'Eglise, mais au moins l'Eglise est bien près d'être délivrée de toutes les entraves que lui imposait l'Etat. C'est une perte immense pour l'Etat, mais une perte beaucoup moindre pour l'Eglise. Elle peut dire hautement ; Je ne mets pas ma confiance dans les princes ; et, dans le temps où nous sommes, elle sait qu'ils n'en sont pas dignes ; dans notre opinion c'est un profit immense.

Après avoir parlé des profits certains, l'énumération des profits probables qui ne sont pas encore clairement constatés parce que les affaires ne sont pas terminées, cette énumération nous entraînerait trop loin pour le présent. Le lecteur peut compter les probabilités sur ses dix doigts, et les examiner dans son esprit. Dans l'intervalle, quoique la perspective ne soit pas aussi sombre qu'elle paraissait d'abord, personne d'entre nous ne doit tomber dans l'apathie, en pensant que le ciel s'éclaircit de lui-même, et qu'il s'éclaircira de plus en plus sans aucun effort de notre part. Le bien qui a été fait est le résultat d'efforts gigantesques ; et sans la continuation de ces efforts bénis de Dieu, la direction du monde pourrait descendre entre les mains de ceux qui, aujourd'hui, sont si ardents à s'en emparer. Malheur au monde si cela pouvait jamais arriver ! Mais nous, chrétiens, nous ne pouvons le redouter ; nous pouvons compter avec confiance sur la promesse que l'Homme-Dieu a faite à son Eglise : " Les portes de l'enfer ne prévaudront pas.

# LA LÉGENDE DE SÉRAPHINE LA VÉRONIQUE

TRADUCTION DU CTE. DEL MONJERA

Nous sommes à Rome !!!

Et l'homme qui venait de pousser cette exclamation, s'approcha d'une litière qu'il paraissait escorter, en souleva les rideaux qui laissaient apercevoir une femme couchée sur des coussins, interrogeant d'un œil pensif le paysage qui flamboyait sous les rayons du soleil du Midi. C'était un spectacle magnifique : dans le fond, on voyait Rome dans tout l'éclat de cette beauté qui a fait dire à Auguste :

“ J'ai trouvé Rome couverte en paille et je la laisse couverte en marbre.” Ni Néron, l'incendiaire, ni les barbares venus du Nord, ni le temps enfin, plus inexorable que les hordes armées, n'avaient encore exercé leurs ravages sur la Cité Eternelle ; ses temples, ses palais, ses arènes, ses milliers de statues, peuple de bronze et de marbre, étaient debout, et l'œil du voyageur voyait se découper la ville blanche et superbe sur le brillant azur du ciel.

Vois-tu comme cette coupole est suspendue dans les airs ? reprit le conducteur de la litière, que ses vêtements désignaient comme un affranchi. Ici c'est le Panthéon, qu'Agrippa a dédié à César Auguste, le Père de la Patrie. Là, sur le mont Palatin, était sa résidence ; plus loin c'est le Portique de Livie, qui fait oublier au pèlerin Athènes et Corinthe. Le soleil dore en ce moment le mont Capitolin et le temple du plus grand de tous les dieux..... distingues-tu ses blanches colonnades ?..... Près de là, sur la gauche et celui élevé par Auguste à Jupiter Tonnant ; l'autre, que tu vois là-bas, fut consacré à Apollon après la bataille d'Actium. Voici le temple de la Concorde, où Cicéron réunit les Pères Consacrés, menacés par Catilina. La vue ne peut compter tant de sanctuaires élevés à tous les dieux, par le plus pieux de tous les peuples..... Regarde, et dis-moi si Rome ne vaut pas Jérusalem ?

Séraphine, c'était le nom de cette femme, levant les yeux sur sur l'affranchi, lui dit d'une voix triste :

“ Rome est belle sans doute, mais elle est plus belle encore par ses destinées, que par ses monuments d'un jour..... je la contemple et je vois briller sur ses temples détruits, sur ses palais réduits en poudre, le signe libérateur qui lui assurera l'empire éternel sur toutes les nations.

Quel signe, femme ?

Le signe de la Croix, sur laquelle est mort mon Sauveur.

L'affranchi haussa les épaules, comme un homme pour qui ses paroles n'avaient aucun sens, puis il laissa retomber les rideaux de la litière et ordonna aux esclaves de presser le pas des mules.

Bientôt la litière entra dans Rome, et obéissant à l'ordre de l'affranchi, elle prit le chemin du mont Palatin, remonta la Voie Sacrée, passa devant le temple circulaire de Vesta, laissant à sa droite le Trésor Public et l'Amphithéâtre bâti au milieu de la maison des empereurs, et où Pompée et Auguste avaient offert au peuple romain ces luxueux spectacles tant célébrés et dont on parle encore de nos jours.

En vain, l'affranchi faisait-il remarquer à Séraphine, la beauté des édifices, l'éclat des marbres et des bronzes, le mouvement de la foule qui se pressait sous les portiques des temples et du cirque, elle ne leva pas les yeux, absorbée qu'elle était dans la contemplation d'une riche et curieuse cassette en bois de cèdre incrusté d'argent qui reposait sur ses genoux.

Après quelques minutes d'une marche rapide, la litière arriva sous le porche du palais occupé par les empereurs sur le Mont Palatin. Un affranchi qui passait, s'arrêta et dit à Lucio, le conducteur de la litière.

“ César a parlé de toi, il a fait, dit-on, un vœu à Esculape afin d'accélérer ton heureux retour ; tu vois Lucio, que la Fortune t'est propice.”

Ces vœux adressés aux Dieux, ne sont pas pour moi, mais bien pour cette femme juive que j'amène du fond de la Judée et qui apporte, dans une cassette, le talisman qui doit guérir l'empereur.

Vraiment, en ce cas, les portes te seront ouvertes, et César, qui n'a voulu recevoir ni le Sénat, ni les fils de Germanicus, ni Agrippine sa mère, ni moi-même Fabiano, te recevra toi et ta matrone juive.

Luciano ne répondit pas à l'affranchi mais, donnant la main à Séraphine, il l'aïda à sortir de la litière. Elle enveloppa la précieuse cassette dans les plis de son voile et, tranquille et résignée, elle suivit son conducteur. Ils traversèrent ensemble de larges galeries

remplies, les unes, de ces livres dont Auguste avait fait une si précieuse collection, les autres, de statues magnifiques venues de la Sicile et de l'Attique. Après avoir parlé à une légion d'esclaves à laquelle sans doute, il envoyait prendre les ordres de son maître, Lucio introduisit Séraphine dans une salle où régnait une faible lumière ; un homme était couché sur un lit, l'affranchi s'approcha de lui et, dans l'attitude d'un profond respect, lui dit quelques paroles à voix basse, puis saluant sa compagne de voyage, il sortit. Ils restèrent seuls !!!

Appuyé sur une pile de coussins, le malade pâle et abattu, paraissant n'avoir plus de vie, regardait la Juive avec ses grands yeux clairs, et dans son regard, on voyait briller l'espérance mêlée à une vague et féroce inquiétude.

Séraphine avait passé la moitié de la vie, ses cheveux bouclés encadraient son visage triste mais qui avait une expression ineffable de paix et de sérénité ; beauté intérieure de l'âme qui faisait oublier les outrages du temps et de l'infortune.

Grave et majestueuse, elle se tenait debout devant cet homme, dont elle ignorait jusqu'au nom, et cependant cet homme était..... le Maître du monde, le successeur d'Auguste, enfin, c'était Tibère.

" Quel est ton nom ? " lui demanda-t-il.

" Séraphine, fille de Sophac et femme de Sirach."

" Tu es juive ? "

" J'appartiens à la tribu de Lévi."

" Juive de religion ? "

" J'ai pratiqué la loi de Moïse jusqu'au jour où j'ai connu Christ, mon Sauveur, et rencontré en Lui, les promesses faites à Abraham, notre père ; depuis ce jour, Seigneur, j'ai observé ses commandements et j'ai mis en Lui, toutes mes espérances."

" Ton Christ est l'ennemi des empereurs ? "

" Lui, Seigneur, Lui !!!.. Lui ! qui a tant de fois répété que son royaume n'était pas de ce monde : Lui ! qui se déroba par la fuite au peuple qui voulait le faire roi : Lui ! qui a excité l'odieuse colère des pharisiens en disant à ses disciples :

" Rendez à César, ce qui appartient à César."

Mais ses disciples sont des rebelles et n'obéissent pas à l'empereur ?

" Ils vénèrent César comme un Seigneur donné par Dieu lui-même, l'aiment comme homme et le chérissent comme frère.

" Oui, répondit l'empereur après un moment de silence, oui, je le vois, Christ était vraiment un envoyé des Dieux, et j'aurais dû placer son buste à côté des statues des Immortels, dans le Panthéon consacré par Auguste à toutes les divinités de l'Olympe. Mais

ton Christ, femme, est un Dieu jaloux qui ne souffre pas d'autre culte que le sien..... Tu dois savoir que, instruit de son innocence et de sa mort, j'ai retiré à Ponce-Pilate, le gouvernement de la Judée : les faisceaux romains ne doivent pas s'abaisser devant un juge faible et inique.

"Le Seigneur a jugé Ponce-Pilate, dit Séraphine à voix basse.

"Sais-tu pourquoi, je t'ai appelée à mon côté? je désire savoir quelles ont été tes relations avec Christ; parle sans crainte, et si la cassette que je vois sous ton voile, contient le trésor que je désire contempler, je le déposerai sur cet autel, sous la protection de mes dieux domestiques.

"Cela ne doit pas être, répondit Séraphine; il ne peut y avoir d'alliance entre Christ et Baal; puis, plaçant la cassette sur une table de bois de sandal, elle se recueillit, et mettant dans ses paroles tout son esprit et tout son cœur, elle dit à l'empereur :

"J'étais bien jeune, quand j'épousai Sirach, membre du Conseil du Temple; notre union fut bénie par la naissance de deux enfants, deux fils. Nous vivions parfaitement heureux, pleins de confiance en Dieu, et désirant avec ardeur la rédemption d'Israël. Comme tous les fidèles Hébreux, nous espérions, dans un temps peu éloigné, la venue du Messie Libérateur : les soixante-dix semaines de Daniel s'étaient accomplies, le cèdre allait grandir dans la maison de Juda, les prophéties données à nos pères s'étaient vérifiées, et, à la loi dictée sur le mont Sinai, allait succéder la loi de grâce, de miséricorde et d'amour, les cieus devaient s'ouvrir et le Juste descendre sur la terre.

"Un jour, le bruit se répandit que nos vœux étaient exaucés; les vrais Israélites se disaient les uns aux autres :

"Voici qu'il nous est né un enfant..... Marie, l'épouse de Joseph, est bénie entre toutes les femmes, parce qu'elle a donné le jour au Dieu des nations..... Des rois venus de l'extrême Orient l'ont adoré et lui ont offert de l'or, de l'encens et de la myrrhe."

"Nous nous réjouissions et nous célébrions dans nos cœurs les conquêtes de ce roi, qui devait soumettre toutes les nations de la terre à son empire..... Nous relevions nos fronts courbés et nous pensions tous que les jours glorieux de Daniel et de Salomon allaient reparaitre plus brillants et plus splendides que dans le passé; et moi, l'âme glorifiée par l'amour maternel, je consacrais mes fils au service de ce nouveau souverain; je les admirais, ils étaient si beaux, si pleins de vie que je formais cent projets pour leur avenir. Un jour que j'étais seule avec mes fils, j'entendis des cris dans la rue; je me levai et j'allai jusque sous le portique où

mes domestiques se tenaient. Là, je vis une troupe de soldats avec la pique, la hache et l'épée à la main, poursuivant des femmes qui s'enfuyaient pressant leurs enfants dans leurs bras.

"Quelques-uns de ces hommes tuèrent devant moi deux de ces petits êtres sur le sein même de leurs mères, leurs corps roulèrent sans vie sur la terre rougie de leur sang.

"Une femme, les yeux dilatés par la frayeur, passa criant : "Hérode fait massacrer tous les enfants afin de faire périr le Messie."

"Entendant ces paroles, je volai à l'endroit où mes fils reposaient, je les pris, les serrai sur mon cœur, et je cherchai à fuir..... Par où et où?..... Les cris des malheureuses mères résonnaient de toutes parts, dénonçant un carnage universel.

"Oh ! voix lamentables, vos sinistres échos, toujours je les entends!!!

"Un de mes fils, que mes gestes de terreur avaient épouvanté, se mit à pleurer ; je tâchai d'arrêter ses cris en appuyant une main sur sa bouche ; il était trop tard, les bourreaux l'avaient entendu ; je distinguai le bruit d'une lutte, les cris des assassins, les gémissements de mes gens égorgés en nous défendant..... j'entendis la pierre gémir sous la sandale ferrée des soldats!!!

Que se passa-t-il alors ? Seigneur, je ne le sais ; je fus repoussée, renversée, meurtrie, et quand, après de longues heures, je repris mes sens, j'étais couchée sur mon lit, mes femmes étaient autour de moi, versant des torrents de larmes, et mon mari, au désespoir, se tenait à mon chevet..... Je demandai mes enfants, et comme personne ne me répondit, je me précipitai hors du lit et je courus dans la chambre de mes fils : ils étaient dans leurs berceaux couverts de fleurs..... je les appelai, je les embrassai, et ils ne me répondirent pas ; j'ouvris leurs vêtements, leur sang s'échappait de leurs poitrines par d'affreuses blessures ; ils étaient pâles, glacés, morts.....morts : tout était terminé pour eux. Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !!! "

"Je me rappelle ce qu'a écrit César Auguste, dit l'empereur avec un sombre sourire :

"Il vaut mieux être le porc d'Hérode que son fils." (1)

"C'est la vérité ! Bourreau de toutes les mères, il ne respecta pas même son propre sang. Il envoya au ciel les prémices des martyrs, tous ces enfants furent immolés à Christ.....

"Heureux, trois fois heureux, ceux qui reçoivent dès le berceau

---

(1) La tradition rapporte que les deux fils d'Hérode périrent dans le massacre des Innocents.



la palme immortelle dans la main et sur la tête la couronne des élus !..... les mères seules sont dignes de compassion, et j'ai vécu jusqu'à ce jour sans pouvoir me consoler.

" Dans une profonde retraite, mon mari et moi nous avons passé de longs jours, et nos pas vacillants ne s'appuieront pas sur des fils soumis qui sont le diadème de la vieillesse ; mon mari, plus accablé par les chagrins que par les ans, est mort le cœur plein de joie, comme le voyageur fatigué qui arrive au terme de sa carrière ; je suis restée seule dans la maison que le compagnon de ma vie avait quittée pour toujours, vivant dans la prière et dans les larmes.

" Peu après la mort de mon mari, une de mes parentes, qui habite Sidon, sur le bord de la mer, vint me visiter. Je fus très-surprise en la voyant, parce que depuis longtemps elle ne quittait plus le lit : elle souffrait d'une infirmité grave ; elle me parut forte et robuste, comme si la sève de la vie qui coulait dans ses veines était plus abondante que dans ses jeunes années.

" Un grand prophète s'est élevé au milieu de nous, me dit-elle, répondant à mes demandes empressées. Ecoute le récit de ma guérison :

" Depuis donze ans, j'étais couchée sur un lit de souffrance, n'espérant plus recouvrer la santé, quand j'entendis dire autour de moi que Jésus de Nazareth faisait des œuvres de Dieu, qu'il guérissait, par sa parole, par son toucher, par sa volonté, toutes les infirmités que l'on déposait à ses pieds, et, apprenant qu'il était dans notre voisinage, je partis..... Sans doute, un des esprits qui se tiennent devant le Seigneur, me prêta son appui ; je me mêlai à la multitude qui entourait Jésus. Je l'aperçus, le front majestueux, la main levée pour bénir..... Je m'approchai de lui et, remplie du désir d'être soulagée, je touchai le bord de sa tunique. Au même instant, Séraphine, je fus guérie, j'avais recouvré mes premières forces, le sang s'était arrêté, mais le Maître, se retournant, dit à haute voix :

" Qui a touché mon vêtement ? "

" Ses disciples lui répondirent : " Maître, la foule t'environne, et tu demandes qui t'a touché. "

" Jésus reprit : " Quelqu'un m'a touché, car j'ai senti qu'une vertu était sortie de moi. "

" Voyant que j'étais découverte, je m'approchai toute tremblante et je me jetai à ses pieds, lui confessant le désir que j'avais eu de le voir ; mais Jésus, me relevant, me dit avec une grande bonté :

" Va-t-en paix, ma fille, ta foi t'a sauvée ! "

" Depuis ce jour, je suis en parfaite santé ; et pour éterniser ma reconnaissance envers mon bienfaiteur divin, j'ai fait élever dans

ma maison un groupe en bronze qui représente Jésus, plein de grâce et d'autorité, et moi pauvre infirme, agenouillée à ses pieds, étendant la main vers son vêtement.

“Tu le vois, Séraphine, le Seigneur est grand dans sa miséricorde, et le temps est arrivé où la paix et la justice vont faire alliance sur cette terre.”

“Tel fut, Seigneur, le récit de ma parente, confirmé par la vigueur qui animait son corps auparavant si débile..... Que vous dirai-je ? Moi aussi, je conçus le désir de voir Jésus ; ce Jésus, le fils de Marie, ce Jésus pour qui mes fils, victimes innocentes, avaient été massacrés ; je me dirigeai vers la Cité Sainte, vers Jérusalem. Je me mêlai à la foule qui le suivait, et qui, pour recueillir la manne de sa parole, oubliait souvent les aliments pour le corps, confondue avec les pauvres qu'il évangélisait, qu'il enseignait. Non, Seigneur, je ne vous répéterai pas ses instructions, les œuvres de mon Dieu parleront, je l'espère, à l'empereur, et il admirera les lois de ce Divin Docteur, de ce Verbe Eternel, de cette Sagesse Incarnée, descendu du ciel pour illuminer toutes les créatures. Je fus changée, ma douleur se convertit en joie, mon abattement en espérance, et un cantique d'allégresse s'élança de mon cœur vers mes fils, les glorieux martyrs de Christ, vers mon époux, cet homme juste, qui avait tant désiré le Saint d'Israël. Mais des craintes bien légitimes pour Jésus, pour mon Maître, troublaient ma sécurité, l'enfer entier s'armait contre lui, et lui-même avait prophétisé sa mort prochaine.

“C'était l'époque où les Juifs célèbrent la Pâque, à l'veille du Sabbat ; depuis le matin, Jérusalem était en fermentation, en sédition : Jésus, vendu par un des siens, venait d'être livré aux princes des prêtres..... Le cœur déchiré par l'angoisse, accablée de terreur, j'écoutais la relation des outrages auxquels le Roi des Rois avait été en butte dans la maison de Caïphe durant cette terrible nuit ; ces secrets infernaux ne seront connus qu'au dernier jour de la justice de Dieu.

“D'heure en heure, d'affreuses nouvelles arrivaient à mon oreille : le gouverneur de la Judée venait d'envoyer Jésus à Hérode, et celui-ci, entouré d'une cour insolente, s'était moqué du Fils de Dieu !!!

“Ramené devant Pilate, Jésus avait subi le supplice des esclaves, une soldatesque cruelle avait couronné d'épines Celui qui s'était fait homme pour sauver tous les hommes..... Plus tard, Pilate, cédant honteusement aux fureurs frénétiques de la populace, s'était lavé les mains d'un sang qui le couvrira pour toujours, et avait

envoyé Jésus à la mort, et, Lui, toujours patient, ne montrait pour ses infâmes bourreaux qu'un amour plus fort pour leur haine.

“ La sentence était prononcée : le cortège se mit en marche pour le Golgotha. Il devait passer devant ma porte, et déjà j'entendais les trompettes de la cavalerie romaine, immédiatement je pris une résolution : cachée dans un coin de ma maison, près d'une fenêtre, je regardai : je vis les riches et orgueilleux pharisiens, montés sur leurs chevaux rapides, la figure enluminée par une sanguinaire allégresse, précédant la marche du Juste, écrasé sous le poids de sa croix ; j'aperçus Ponce-Pilate, le visage pâle sous un casque brillant, je le regardai en face afin de le reconnaître devant le Juge Suprême, devant lequel nous comparâtrons tous.

“ Je vis des hommes à l'aspect sauvage et repoussant qui portaient des cordes, des échelles et des clous ; une tourbe infame ivre de sang, remplissait la rue et dérobaît Jésus à ma vue, on n'entendait que blasphèmes et sacarsmes ignobles, jusqu'aux petits enfants qui jetaient des pierres, et elles venaient rouler sous les pieds du Sauveur.... Enfin, Il s'offrit à mon regard : la figure souillée de crachats et de boue et ne conservant la vie que par un effort surhumain, il vacillait sous l'énorme croix dont on avait chargé ses épaules meurtries. Je ne pus me contenir à cette vue, aucune force n'aurait pu me retenir.... je quittai ma cachette, je m'élançai dans la rue, me prosternai aux pieds de Jésus, et lui dis :

“ Qu'il me soit permis d'essuyer la face de mon Seigneur.”

“ Jésus me regarda, prit mon voile, l'appliqua sur sa figure et me le rendit, me disant : “ Merci, ma fille.”

“ J'èteignis le voile contre ma poitrine et je me retirai dans ma maison, poursuivie par les huées de toute cette foule, mais heureuse d'avoir pris ma part du calice du Seigneur ; je dépliai le voile dans ma chambre et tremblante de crainte, de joie et de respect, je remarquai que Jésus usant envers une pauvre pécheresse de son pouvoir céleste avait imprimé sur le lin son visage tel que l'avais vu défiguré et sanglant, je contemplai le précieux souvenir, que venait de me léguer le Sauveur. Trois heures après Jésus était mort, et le monde était racheté!!! ”

Séraphine avait terminé son récit : Tibère qui l'avait écouté avec une profonde attention lui dit : “ Femme, où est ce voile ? ”

“ Seigneur, il est ici.” Ouvrant avec une clef d'argent, la cassette de bois de cèdre, elle en tira un voile de lin et le déployant aux yeux de l'empereur, elle dit : “ Seigneur Jésus, montrez votre puissance.”

Le voile miraculeux portait l'empreinte d'une figure ensanglantée, couronnée d'épines, cette figure avait une si auguste et si dou-

heureuse expression, qu'elle produisait dans l'âme le respect et la crainte : comme Tibère la contemplait !.....

Tantôt avançant les mains, comme pour toucher l'adorable image, tantôt les retirant comme si un sentiment de frayeur éveillait en lui le remords : tout à coup il se leva de son lit s'écriant : " Ton Dieu est un Dieu puissant. Femme, je suis guéri...." Séraphine tomba à genoux et pria. Tibère respecta ses pieuses effusions et après un moment de silence, lui dit avec douceur.

" Reste dans ce palais, je te donnerai des esclaves, tu serviras ton Dieu en paix et aucune femme (je le jure par ton Dieu) non pas même l'impératrice, pas même la prêtresse de Vesta, ne sera entourée de plus d'honneurs que toi."

" Je vous rends grâce, Seigneur, mais mon seul désir en ce monde est de vivre et de mourir près du sépulcre de mon Maître.

" Tu veux retourner à Jérusalem ? "

" Oui, Seigneur."

" Je te donnerai de l'or."

" Je n'en ai pas besoin."

" Accepte au moins des parfums que tu déposeras dans le tombeau de Jésus."

" Je les offrirai pour vous, Seigneur, " à Celui qui n'habite pas un tombeau, mais qui règne glorieusement au ciel."

" Tu ne demandes pas autre chose ? "

" Seigneur, je désirerais que vous confessiez la foi de Jésus, qui vient de vous donner une preuve si palpable de son pouvoir.

" Ce serait abdiquer l'empire et puis les divinités protectrices de Rome se vengeraient.

" Comment rien peut-il se venger ? "

" Adieu femme..... Adieu : tout le temps que je gouvernerai le monde je te promets que les disciples de Christ ne seront pas inquiétés."

Séraphine retourna à Jérusalem ; les juifs la persécutèrent et la mirent en prison où elle mourut de faim, pour l'amour de Jésus-Christ.

La tradition chrétienne a conservé le souvenir de cette pieuse femme à laquelle elle a donné le nom de Véronique ou Vero-Teon (vraie image) en mémoire de ce que le Seigneur Jésus a fait pour elle.

## Lettres inédites de Madame de Sévigné à sa Fille

Il y a quelque temps, une nouvelle mettait en émoi les amis de Mme de Sévigné. On annonçait la découverte d'un ancien manuscrit contenant un nombre considérable de ses lettres. M. Capmas, professeur à la faculté de Dijon, auteur de cette heureuse trouvaille, vient d'en faire part au public.

C'est encore à la Bourgogne que nous devons cette richesse inattendue. Il semble que les lettres de Mme de Sévigné soient un trésor qu'elle a reçue en dépôt et qu'elle livre par parties.

La chose n'a rien qui doive étonner.

Berceau des aïeux de l'illustre marquise, la Bourgogne continua d'être le séjour d'une branche des Rabutins, celle des Bussy : or, on sait que ce fut à un membre de cette dernière famille, l'abbé de Bussy, fils du célèbre comte Roger, que Mme de Simiane envoya en différentes fois, autographes ou transcrites, beaucoup des lettres de sa grand'mère. Tout porte à croire que les différents recueils manuscrits connus jusqu'à ce jour ont cette provenance, soit que l'abbé de Bussy les ait reçus tout faits, ou qu'ils aient été composés sous sa direction et par ses soins. Il est certain que les premières publications des lettres de Mme de Sévigné à sa fille furent faites sur un manuscrit perdu à la mort du comte de Bussy, frère de l'abbé, et qui tomba entre les mains de d'Amfreville. C'est encore en Bourgogne, au château de Grosbois, que fut trouvé, vers 1820, le manuscrit qui a servi pour la dernière édition, celle des *Grands Ecrivains de la France*. Enfin, le dernier venu de ces recueils, celui qui nous occupe en ce moment, appartenait aux derniers débris d'une bibliothèque vendue aux enchères à Semur en Auxois.

“ Adjugé pour une somme modique à une marchande de vieux meubles, ” et “ soumis chez elle pendant près de quinze mois à tous les hasards du bric-à-brac, ” le précieux manuscrit fut découvert là par M. Capmas.

On a bien vite reconnu Mme de Sévigné dans ces lettres : c'est

bien toujours cette verve, ces saillies toutes françaises, parfois un peu gauloises ; ce naturel, ce négligé même si plein de charme et de distinction ; cette plume qui trotte, vive et légère, semant les allusions heureuses, les traits piquants, les anecdotes variées, en même temps que les appréciations les plus justes d'ordinaire, les détails les plus instructifs sur le règne de Louis XIV. Mais de passages qui, par leur étendue ou l'intérêt historique qu'ils présentent, rappellent ceux que tout le monde connaît, et que l'on trouve cités partout, il y en a beaucoup moins dans les nouvelles lettres que dans les anciennes.

Les lettres ou parties de lettres inédites contiennent en général des détails purement domestiques. Conseils d'économie adressés à Mme de Grignan ; perpétuelles recommandations au sujet de sa santé, soins à prendre, remèdes à faire ; questions d'argent, d'éménagement, de toilette : ajoutez à cela certains passages accusateurs de M. ou de Mme de Grignan : tel est le thème peu varié, et, quand au fond, peu intéressant, des lettres inédites. On n'est pas fâché, il est vrai, de voir comment la plume de Mme de Sévigné exprime les choses les plus simples de leur nature, et comment le talent éclate à raison même de la vulgarité du sujet. Il est vrai aussi que, à la distance des siècles, lorsque la gloire a consacré son nom, tout ce qui s'y rattache offre un intérêt que ne soupçonnaient point les contemporains.

Nous mettons deux de ces lettres sous les yeux de nos lecteurs :

" **LE PRINTEMPS AUX ROCHERS.**—Il fait un temps tout merveilleux, Dieu merci. J'ai si bien fait, que le printemps est achevé : tout est vert. Je n'ai pas eu de peine à faire pousser tous ces boutons, à faire changer le rouge en vert. Quand j'ai eu fini tous ces charmes, il a fallu aller aux hêtres, puis aux chênes ; c'est ce qui m'a donné le plus de peine, et j'ai besoin encore de huit jours pour n'avoir plus rien à me reprocher. Je commence à jouir de toutes mes fatigues, et je crois tout de bon que non-seulement je n'ai pas nui à toutes ces beautés, mais qu'en cas de besoin, je saurais fort bien faire un printemps, tant je me suis appliquée à regarder, à observer, à épiloguer celui-ci, ce que je n'avais jamais fait avec tant d'exactitude. Je dois cette capacité à mon grand loisir ; et en vérité, ma chère bonne, c'est la plus jolie occupation du monde. C'est dommage qu'en me mettant si fort dans cette belle jeunesse, il ne m'en soit pas demeuré quelque chose ! "

" **LES ROSSIGNOLS :** Je meurs d'envie d'entendre, dans un an, vos charmants rossignols. Il y a deux printemps que vous les entendez, que vous les observez ; il y en a deux aussi que j'entends ceux de notre petite métairie, que vous connaissez. La petite rivière qui est dans cet endroit en attire deux ou trois, mais fort inférieurs aux vôtres ; ils n'ont ni tant d'amour, ni tant de science ; à peine disent-ils les complets les plus communs : ils n'ont point un maître de musique comme M. de Grignan. "

## CHRONIQUE PARISIENNE

---

J'en appelle à tous ceux qui mettent la vérité au-dessus des livres : il n'y a rien de triste comme une bibliothèque. La vue de ces rayons poudreux où dorment côte à côte dans la gloire et dans l'oubli toutes les idées soulevées par l'homme depuis que Dieu lui a donné la pensée : le sceau de mort qu'on retrouve partout appliqué sur tant de lèvres éloqu岸tes, ce silence, ces jours crus, ces murs sombres, ces rayons de chêne, ces reliures symétriques, sur le dos desquelles on cherche les titres des volumes, comme on déchiffre les inscriptions des pierres tombales dans un cimetière abandonné..... certes ! tout cela peut être grand sans doute, mais je le regrette, cela n'est pas gai. Il y manque la vie.

Eh bien ! cette vie qui fait défaut à nos bibliothèques, sanctuaires vénérables de l'esprit humain, voici que nous la retrouvons, et au plus haut degré, dans nos banales librairies. Il est vrai, cette vie n'a pas d'âme, exclusivement composée qu'elle est de mouvement commercial et d'activité extérieure. Ici, on calcule et on vend plutôt qu'on étudie ; on reçoit et l'on emballe plutôt qu'on ne lit. L'argent tinte à la caisse ; les employés affairés se croisent en tous sens ; les ballots se forment et s'expédient ; ce n'est que le va-et-vient commercial que vous pouvez observer chez le gros épiciier du coin, ou chez le marchand-quincailler d'en face.

Oui, mais comme ce magasin cependant, si vous êtes lettré, vous attire ! Comme ces livres sont beaux ! Comme ils sentent bon ! Comme ils irritent votre curiosité toujours en éveil par leurs couvertures aux mille couleurs et par leurs intitulés à qui mieux mieux fantastiques ! Vous rêvez d'une fortune inopinée, ou d'un gros héritage inattendu, qui vous permettraient d'entrer ici, les poches pleines d'or, et d'y faire des achats immenses. Et non-seulement ici, mais par tout Paris et chez tous ces somptueux libraires que vous visiteriez l'un après l'autre, et laisseriez émerveillés de l'énormité de vos commandes, autant,—je ne veux pas dire plus,—que de la délicatesse de vos choix.

Je ne puis, malheureusement, cher lecteur, vous proposer un voyage semblable, à travers ces étranges caravansérails de l'esprit français, qui sont les grandes librairies. Si pourtant il vous convenait d'en voir les principales curiosités, en vous désintéressant,

bien entendu,—comme je le fais moi-même,—c'est avec le plus grand plaisir que je vous accompagnerais, et mettrais à votre disposition tous les renseignements bibliographiques que j'ai pu tirer de mes lectures.

Pas n'est besoin d'ajouter qu'en pareil sujet, toute méthode et toute classification sont impossibles. La librairie est une entreprise commerciale, comme sa sœur l'imprimerie. Ceux qui en font le métier éditent les livres qui leur semblent devoir rapporter le plus d'argent, et ne bornent pas leur publication à telle ou telle catégorie d'ouvrages. C'est ce qui rend précisément ces grandioses boutiques si inextricables. On y vend de tout : du bon et du mauvais, du beau et du laid, du léger et du grave ; et comme la lettre alphabétique est la souveraine exclusive de ces lieux, il n'est rien de plus plaisant que les rapprochements auxquels donnent lieu ses exigences. J'ai en ce moment sous les yeux un catalogue de Dentu, où les *Méditations de la Reine Victoria* figurent entre une *Cuisinière des Familles* et un *Nouveau Code des Chasseurs* ; et un catalogue de Plon, où les *Œuvres de Napoléon III* apparaissent entre les *Notes d'un infirmier* et un *Recueil de Fables*.

Ne me demandez donc pas de qualifier rigoureusement les éditeurs, encore moins de transformer leurs librairies en bibliothèques. J'aurai assez à faire de rechercher quelques affinités entre les divers ouvrages et les divers auteurs, afin de mettre un peu d'ordre en ce parcours, où je ne citerai d'ailleurs que les célèbres contemporains,—et non pas tous,—mais seulement les plus lus, sinon les plus méritants et les plus remarquables.

La seule distinction générale qui me paraisse pouvoir être faite sans témérité, est celle qui existe entre les librairies dont les publications ont un caractère plus ou moins religieux, et les librairies que j'appellerai,—mais dans un sens qui demande à n'être pas étendu,—librairies profanes.

Si jalouses qu'elles soient les unes des autres, ces dernières,—par lesquelles j'entends commencer,—ne peuvent guère contester les affaires colossales, la vogue incomparable et l'interminable succès de la maison Hachette. C'est la plus grande librairie de Paris, qui en a tant de grandes : non que les meilleurs écrivains y publient tous leurs ouvrages (à ce titre, la maison Didier et plusieurs autres n'ont rien à lui envier,) mais dans ce sens qu'elle produit dans tous les genres et avec un égal bonheur. Je ne parle pas seulement des classiques grecs et latins qui sont tous là, en format de luxe, format de poche, format scolaire ; mais voici tous nos grands auteurs des deux siècles derniers, imprimés avec le soin qu'ils méritent, et souvent copieusement annotés. Puis, ce que j'appel-



lerais le matériel scolaire, si ce n'était avant tout l'œuvre de l'observation de la patience intelligente et de l'érudition : grammaires de Noël et Chapsal, de Poitevin, de Quicherat, de Lhomond, dictionnaires des mêmes auteurs ; et pour nos chers élèves, lorsqu'ils auront grandi, le beau et triple dictionnaire de Littré sur la langue française (ne pas confondre avec celui de médecine,) et ceux de Bouillet, répertoire universel qui s'impose aux savants eux-mêmes.

Aimez-vous les voyages ? Voici les palpitants récits de Rousselet, de Paul Marcoy, de Palgrave, de Baker, de Livingstone ; et s'ils vous paraissent manquer d'actualité, la maison Hachette publie le *Tour du Monde*, magnifique recueil illustré, où elle attend en quelque sorte au débotté nos voyageurs, pour y insérer immédiatement leurs observations, leurs impressions et leurs aventures. C'est un des grands succès de l'époque.

Cortambert, Erhard, Meissas et Michelot nous parlent de géographie et nous offrent un cours complet de cette branche d'instruction aujourd'hui si populaire et si énergiquement poussée par les faveurs de l'opinion. Ces cours sont accompagnés et renforcés d'une série d'atlas gradués, où se résument tous les progrès accomplis depuis quelque temps dans la cartologie. Mais ce sont déjà là de bien vieux succès, si nous les comparons à l'étonnante *Géographie Universelle* d'Elisée Reches. Prenant l'opinion française dans son sens, M. Reches a fait neuf et a fait grand tout à la fois, et à l'avantage d'être inédit dans sa méthode, il joint le mérite d'être riche inventeur dans son fond. Un premier et énorme volume sur l'Europe méridionale est terminé : le second qui débute par la France, est en voie de publication. La Maison Hachette et M. Reches peuvent s'en promettre de bonnes affaires.

Après cela vous me direz peut-être et avec raison que ce sont là des livres bien luxueux, bien étendus et bien peu portatifs comme guides et compagnons de voyage. Aussi la Maison Hachette a-t-elle toute une série d'itinéraires proprement dits à vous offrir. M. Adolphe Joanne et ses collaborateurs monteront en voiture avec vous et vous suivront par toute la terre, si vous le désirez ; et comme ils ont tout vu, vous pourrez, rien qu'en les feuilletant, aller droit à chaque monument, à chaque chef-d'œuvre, à chaque site historique ou pittoresque, sans réquisitionner le bon vouloir avaricieux et l'érudition souvent très relative des indigènes. Comme littérature, c'est banal, quand ce n'est pas vide et nul, mais comme informations, c'est ordinairement exact sinon complet et d'une distribution bien entendue qui facilite les recherches.

Peut-être ne savez-vous pas l'anglais, l'espagnol, l'italien, etc.

sans laisser pour cela d'être curieux des chefs-d'œuvre contemporains qui se sont publiés en ces diverses langues. La Maison Hachette a plus d'un rayon, en ce cas, à vous présenter.

Voici des traductions de l'aimable Dickens, de l'ingénieur Tackray, de la sympathique Curren-Bell et de sa sœur américaine Miss Cummins. Puis, Tourguénoff, le romancier russe et le capitaine Maine Reid, le dramatique conteur. Enfin Fernan Caballero, que je vous conseille pourtant de lire en espagnol, tant la traduction me semble faire tort aux délicieuses nouvelles qu'une célèbre andalouse a publiées sous ce pseudonyme.

Les romans français qui ne sont pas moins beaux, (quoiqu'on ait dit,) au point de vue de la forme que les romans étrangers, mais qui procèdent d'une autre facture et d'une autre méthode, sont relativement peu nombreux à la Maison Hachette.

Voici pourtant les dieux de l'école sous les traits et sous les noms de Chateaubriand, de Lamartine et de Victor Hugo. Puis quelques noms plus contemporains, tel que celui d'About qui a bien de l'esprit, mais un mauvais esprit, et d'Amédée Achard qui rappelle toute une série d'honnêtes et aimables nouvelles.

Littéralement parlant, le Roman n'a peut-être jamais été mieux compris que par Victor Cherbuliez, dont le nom devrait venir ici avant ces derniers. Les personnages, admirablement étudiés en eux-mêmes et dans leurs rapports avec la nature et les événements, rappellent ceux de George Sand, qui, dans ce genre, ne sera peut-être jamais dépassée. Mais toutes ces belles qualités de style sont déparées par le vague malaise qu'inoculent à ces récits le manque de foi au surnaturel et l'absence à peu près totale d'idées religieuses. Nommons maintenant des œuvres plus graves, et les auteurs qui illustrent à la fois M. Hachette et l'académie. C'est M. Jules Simon, avec la série très mêlée de ses œuvres d'économie politique et de philosophie sociale et religieuse. Si l'eau et le feu, le blanc et le noir, le jour et la nuit, le bien et le mal pouvaient se mélanger quelque part et habiter ensemble, ce serait dans les livres de l'habile et onctueux Jules Simon. C'est après lui, M. Charles Blanc avec son *Histoire des peintres* : M. Claude Bernard le physiologiste, M. Wurtz le chimiste, M. Caro avec ses belles leçons de philosophie spiritualiste et M. Gaston Boissier avec ses études sur l'histoire romaine. N'oublions pas le sympathique voyageur américain Xavier Marmier, M. Baillon et ses ouvrages de Botanique, les jolis volumes de ce pauvre Prévost-Paradol ; Saintine avec *Picciola* ; Taine, avec ses études d'art et d'économie sociale.

Si nous aimons à comprendre clairement les découvertes modernes, la science, l'industrie et leurs prestigieux progrès, prenons

Louis Figuiet le vulgarisateur par excellence. Si nous préférons les romans chrétiens, prenons T. Girardin, Julie Gouraud, Mme de Ségur si aimée des enfants, et surtout Zénaïde Fleuriot dont la seconde manière est si ingénieuse, si pénétrante et si féconde.

Si je nomme Michelet, ce n'est pas pour vous en conseiller la lecture, mais pour laisser à ce ciseleur de phrases la place qu'il occupe indûment parmi les auteurs à succès de la Maison Hachette. Vous allez me dire que j'en oublie cent autres, cher lecteur, c'est la vérité. Mais il vous reste toujours, sans sortir de la librairie que nous visitons, le dictionnaire de Vapereau qui catalogue précisément et enregistre plus ou moins équitablement et complètement, tout ce que nous avons de célébrités contemporaines. Je vous y renvoie ainsi qu'à la *Bibliothèque des Merveilles*.

M. Didier chez qui nous entrons en ce moment,—Quai des Augustins, No. 35,—s'est donné le titre envié de Libraire Académique : titre justifié d'ailleurs, moins par le voisinage du Palais Mazarin, que par le nombre vraiment exceptionnel d'académiciens qui éditent ici leurs œuvres. En dehors des discours de réception qui, presque tous, s'y tirent en brochure et doivent faire à M. Didier une importante recommandation auprès du public lettré, vous trouvez ici la plupart des travaux mis au concours et couronnés par l'académie française : les belles études de Pierre Clément sur Colbert et de Camille Rousset sur Louvois, les œuvres de Philarète Chasles, *les Monastères Benedictins* d'Alphonse Dautrer, les beaux travaux de M. Godefroy, sur la littérature française. M. de Lesseps y donne ses *Lettres*, son *Journal* et ses documents pour servir à l'histoire du Canal de Suez : M. de Villemarqué y publie ses recherches de linguistiques sur les vieux monuments ; M. Amédée Thierry son estimable *histoire de la Gaule* ; M. Egger enfla y rassemble ses savantes leçons sur l'hellénisme.

Parmi les écrivains proprement dits, il y en a de morts, dont nous voyons chez M. Didier les œuvres toujours vivantes ; Villemain, par exemple, qu'aucun professeur n'a pu remplacer au Collège de France, non plus que Guizot et Victor Cousin ; Berryer et son œuvre oratoire, Salvandy et Barante, le premier duc de Broglie et M. de Carné, Ampère, ce prodigieux et aimable esprit ; enfin, —je le cite après les pertes récentes de l'Académie où il méritait d'entrer,—Augustin Cochin, l'orateur, l'écrivain et le philanthrope catholique.

Si vous aimez les bons vers, vous trouverez ici ceux de Victor de Laprade ; si vous préférez les études d'art, il y a les curieux volumes de cet infortuné Beulé. M. Mignet y fait paraître la 13me édition de son *Histoire de la Révolution* ; M. de Falloux y obtient un

des plus beaux succès de librairie de ce temps avec les *Lettres* de cette remarquable femme qu'on ne peut plus séparer de la pléiade de nos grands hommes contemporains, Mme. Swetchine.

Deux autres femmes dans des genres et avec un mérite divers se sont fait un succès de larmes en ne craignant pas de produire devant le public des papiers de famille dont les moindres, à la vérité, sont des perles de sentiments élevés et de distinction littéraire. J'ai nommé Mme. Craven avec son *Récit d'une Sœur*, et Eugénie de Guérin, avec ses cahiers de littérature intime. Ne sortons pas, sans avoir nommé les études vraiment spiritualistes de M. de Margerie, un grand philosophe chrétien, et les récits si puissamment mouvementés du prince Lubormiski, le peintre de la société russe. Mentionnons enfin ce que M. Didier appelle sa *Bibliothèque des Dames*. Les principaux noms sont ceux de Mme. Blandy, Mme. Jenna, Mme. Lenormant, Mme. Guizot, Mme. de Witt, Mme. Tastu et Mme. de Chandeneux, cette dernière, auteur d'une série de romans finement étudiés et remarquablement écrits, qu'elle intitule : *Les Ménages militaires*.

Avançant toujours dans la catégorie des maisons de librairie, que pour les distinguer, nous sommes convenus d'appeler profanes, nous arrivons au seuil d'un autre bienheureux industriel, qui est M. Dentu. Dentu forme, avec Michel Lévy et Charpentier, une trilogie d'éditeurs chez lesquels la littérature légère et le roman particulièrement domine ; et il joint à cela son titre de *Libraire de la Société des gens de Lettres et de la Société des auteurs dramatiques*. Aussi est-ce un fouillis de récits plus ou moins échevelés et de pièces plus ou moins croustillantes. C'est un dédale, un labyrinthe, une forêt,—je ne dis point une forêt vierge.

Quelques noms surnagent pourtant qu'il importe de connaître, sous peine d'ignorer le mouvement littéraire contemporain, soit que ces noms graves et sérieux par eux-mêmes semblent seulement fourvoyés sous les presses rieuses et mondaines de la maison Dentu, comme par exemple, l'historien Viel-Castel, l'éminent économiste Le Play, et la pieuse Reine Victoria, soit que par la valeur de la forme littéraire, ces auteurs rachètent en quelque sorte, ou du moins font oublier la légèreté du fond.

Gustave Aimard, pour sa part, est bien inoffensif, en nous narrant ses aventures de Peaux-Rouges et d'Indiens ; mais il n'en est pas de même d'Adolphe Belot, un romancier qui semble avoir pris à tâche d'exploiter le scandale et qui affriande notre public blasé par des titres comme ceux-ci : *La femme de feu*, *les baigneuses de Trouville*, *les Mystères mondains*, *la Vénus de Gordes*. M. Malot n'est guère moins obscène, avec les *Amours de Jacques*, *l'Auberge du*

*Monde, les Victimes de l'Amour*, et dix autres que je rougirais de citer. Beaucoup de talent perdu aussi dans les romanciers d'aventure et de drames judiciaires, comme Gaboriau, Chevette et Ponson du Terrail, qui, avec un seul et interminable récit, tenait en haleine les lecteurs du *Moniteur Officiel* pendant les dix dernières années de l'empire. Dans un genre analogue et avec plus ou moins de convenance, Pierre Zaccone et Xavier de Montépin, le feuilletonniste du *Figaro*, se sont fait chez Dentu des succès et une clientèle. Citons au même titre le joyeux Monselet et l'ingénieux Boisgobey, qui, avec un sérieux relatif, a étudié les mœurs relâchées de la première République et du Directoire. Je n'ai rien lu, —pardonnez-moi de n'en pas rougir,—de Claretie, de Houssaye et d'Albéric Second, qu'on cite ça et là comme des délicats : rien non plus,—et je m'en félicite,—de Louise Colet et d'Olympe Audouard, ces odieuses mégères de lettres. Ce sont là des publications qui trouvent le moyen de déshonorer encore les rayons de la librairie Dentu, qui en compte pourtant tant d'autres mauvaises. Parés de bonnes intentions comme *l'Enfer* et de déclarations meilleures encore, les romans ecclésiastiques de Ferdinand Fabre ne me semblent pas plus excellents à recommander.

Qu'emporterons-nous donc chez Dentu, je vous le demande, s'il est vrai, comme on le dit, qu'il ne convient pas de sortir d'un magasin sans rien acheter ? Je n'ose même pas vous proposer un volume d'Alphonse Daudet, remarquable de style cependant et couronné comme tel par l'académie française. Mais si les illustres travaux de M. Le Play vous font peur et que vous teniez absolument au roman, voici ceux de Paul Féval, qui sont aussi beaux de forme et plus riches de fond que tout ce que nous avons nommé jusqu'à présent,—plus gais surtout,—car Paul Féval a cette belle humeur contagieuse et ce bon rire littéraire, qui est, si je ne me trompe, le charme et l'utilité de ces sortes de productions. Un honnête et fin romancier, c'est aussi Elie Berthet, qui a si bien étudié les mœurs de province, et de la Landelle, qui est inimitable dans ses peintures de la vie maritime et ces récits du *gaillard d'avant*. Enfin,—quand on aime les voyages et qu'on hait les Prussiens,—voici les volumes à succès qui ont le plus enrichi M. Dentu, et où Victor Tissot a portraicturé le *Pays des Milliards*, aux applaudissements de la France entière.

Et maintenant, si vous le permettez, cher lecteur, à un autre et prochain numéro, la suite de ce voyage au pays des livres.

## CHRONIQUE DU MOIS

---

Les principaux événements du mois ont été la prorogation du parlement de Québec par le nouveau lieutenant-gouverneur, l'hon. M. Letellier, et l'ouverture de la législature d'Ontario.

Parmi les mesures importantes qui ont été passées à cette session, se trouve l'acte concernant les chemins de fer de la province. Cette mesure assure le parachèvement de la ligne du Nord. Le débat sur cette question n'a pas été aussi animé qu'on s'y attendait, et les résolutions ont été votées sans trop d'opposition. On peut dire que les débats parlementaires ont en général été assez paisibles, et que l'opposition n'a pas fait grand'chose pour entraver les actes du gouvernement. D'ailleurs, le peu de force dont elle dispose ne lui permettait pas de plus grands efforts.

Il paraît sûr que M. Pantaléon Pelletier, député de Kamouraska, a été choisi pour remplacer l'hon. M. Letellier au département de l'agriculture. Le nouveau ministre est encore jeune; nous ne savons pas si sa nomination accroîtra la force de l'élément canadien-français dans le cabinet, mais nous croyons que ce poste appartenait de droit à M. Pelletier, comme représentant le district de Québec. M. Cauchon est resté président du Conseil, sans avoir pu mettre la main sur la place de lieutenant-gouverneur qu'il ambitionnait tant, ni sur le portefeuille de l'agriculture. Cette manière d'agir de M. McKenzie à l'égard d'un vétéran de la politique, montre, on ne peut mieux, le peu de cas que l'on fait de l'expérience et des lumières de M. Cauchon, même dans le camp qu'il a choisi. Il est facile de voir que son influence est morte et que son appui pèse à son parti.

La condition financière du pays s'est peu modifiée depuis quelques mois. Le même malaise, la même gêne règnent toujours dans les affaires. De nombreuses faillites viennent chaque jour ébranler la confiance déjà peu solide. Nous arrivons bientôt à la fin de la troisième année de crise, et le commerce ne s'est pas de beaucoup

amélioré ; tout ce que l'on a pu faire a été de réduire considérablement le montant des exportations, ainsi qu'on a pu voir par les tableaux comparés du commerce des années précédentes. Ainsi la plaie était plus profonde, le mal plus terrible qu'on l'avait d'abord pensé. On s'imaginait volontiers qu'après un an ou deux de crise, les affaires reprendraient leur cours régulier, l'argent reviendrait abondant, enfin le pays retrouverait cette prospérité dont il était si fier. Hélas les prévisions de nos économistes ne sont pas réalisées, les coups portés à plusieurs de nos institutions financières ont été trop lourds, les pertes subies à la suite de ces désastres trop multipliées pour pouvoir se relever aussi vite. Il s'écoulera peut-être encore bien des années avant que nos grandes villes redeviennent aussi florissantes qu'elles l'étaient naguère.

L'exemple des Etats-Unis est là pour nous montrer combien les crises financières sont parfois durables ; nous n'avons pas, sans doute, à déplorer tous les malheurs qui ont accablé nos voisins, mais d'un autre côté nous n'avons pas non plus les immenses ressources dont ils disposent pour restorer leur prospérité nationale.

Le contre-coup du malaise financier dont nous sommes affectés se fait sentir dans toutes les classes de la population, mais particulièrement parmi les ouvriers dont un très grand nombre manquent actuellement d'ouvrage et de pain. Nous n'avons pas encore eu à déplorer ces rassemblements de journaliers désœuvrés qui ont donné à la ville de Montréal de si tristes spectacles l'an dernier. Nous espérons que la charité ne se lassera pas de donner, et que toutes les personnes aisées se feront un strict devoir d'alléger les souffrances et les privations de leurs frères moins favorisés. Que l'on veuille bien se rappeler ce mot de Bossuet : " La pitié est le tout de l'homme," et l'on ne pourra fermer l'oreille aux plaintes des malheureux, sans éprouver pour soi moins d'estime.

\* \* \*

Aux Etats-Unis, les complications politiques sont toujours les mêmes. L'effervescence a certainement diminué avec le temps ; l'excitation des partis, tout en étant moins intense, subsiste toujours dans les masses, et n'attend que le moment opportun pour se réveiller. Où devront aboutir toutes ces intrigues, ces ambitions contraires pour arriver ou se cramponner au pouvoir ? Qui peut le prévoir ? Les Américains verront-ils se renouveler les mauvais jours de la sécession, ou les droits de la justice l'emporteront-ils sur la violence et la force ? Nous le saurons bientôt. Le 4 mars prochain se décidera cette grave question. Le président Grant a,

paraît-il, déclaré que si, à cette date, les membres n'avaient pas encore prononcé sur la validité de l'élection de l'un des candidats, le président du sénat fédéral serait investi de l'autorité suprême, en attendant de nouvelles élections.

Dans la Louisiane, le gouverneur démocrate Nicholls a été reconnu par toutes les autorités secondaires. La milice du pays a été mise sous les armes et a prêté main-forte à l'autorité démocrate. Les républicains, malgré les troupes de Kellogg, se sont tenus paisibles. Le général Augur, qui commande les troupes fédérales, en réponse à une lettre qui vient de lui être envoyée par le gouverneur républicain Packard, a répondu à ce dernier qu'il n'avait fait aucune proposition pour le maintien du *statu quo*, et qu'il avait seulement demandé, dans l'intérêt de la paix, qu'on fit un compromis garantissant le *statu quo*, jusqu'à ce que le président eût rendu sa décision. De cette manière, il deviendrait inutile de maintenir une force armée, et on aurait moins à redouter les actes de violence et l'effusion du sang.

Le général Mills, envoyé à la poursuite des Sioux, a remporté plusieurs avantages sur les Indiens, et les a forcés de se retirer dans les montagnes, où ils attendront sans doute l'occasion favorable pour tomber sur les établissements américains.

\* \* \*

En France, le nouveau cabinet formé par M. Jules Simon n'a encore rencontré que peu d'opposition. La chambre d'Assemblée a voté en dernier lieu les items se rapportant aux aumôniers militaires. Ces allocations avaient d'abord été retranchées par la chambre, puis rétablies par le sénat. Cette victoire du sénat nous paraît d'un bon augure pour la France. Dans le cas où les radicaux seraient tentés d'exécuter quelqu'un de leurs projets néfastes, ils trouveraient dans le sénat, des représentants prêts à s'opposer à leurs sinistres vues. Malgré tout, il est facile de voir que la position du président MacMahon n'est pas très enviable. Obligé à chaque instant de remanier son cabinet, pour ne pas faire pousser les hauts cris aux républicains de toutes les nuances, il ne saura bientôt quels ministres prendre pour contenter toutes les ambitions, et il est plus que probable qu'il en arrivera, de concession en concession, à ne satisfaire personne.

\* \* \*

L'Italie se montre persévérante comme l'Allemagne dans ses persécutions contre l'Eglise et ses ministres. Le gouvernement de



Victor-Emmanuel, non content de ses rapines antécédentes, veut par des lois iniques, opérer de nouvelles spoliations, au détriment des communautés religieuses. Nous pouvons être à peu près certain que ces mesures injustes seront adoptées, car il est peu de chambre européenne où les droits les plus incontestables soient aussi outrageusement violés, et où la justice trouve moins de défenseurs que dans le parlement italien. Qu'attendre de ces députés, anti-catholiques et la plupart membres de sociétés secrètes, dont la haine contre le catholicisme est la meilleure recommandation auprès de leurs mandataires aveuglés. Nous le disons avec peine, les jours où la paix doit être rendue à l'Eglise, et la liberté au Vicaire du Christ nous semblent encore éloignés. Il faudra d'affreuses catastrophes pour ramener les peuples et les rois dans les voies de la justice et de la vérité dont ils s'éloignent avec tant d'aveuglement et de persistance.

\* \* \*

L'éternelle question d'Orient n'est guère plus avancée qu'il y a un mois. Les plénipotentiaires européens ont présenté à la Porte nombre d'*ultimatums* modifiés plus ou moins des premières propositions. La Turquie, de son côté, a opposé des contre-propositions, réduisant à peu près à néant les projets des délégués. Comme on pouvait s'y attendre, ces contre-propositions n'ont pas même été discutées, et les plénipotentiaires ont fait de nouvelles propositions, en avertissant le gouvernement turc que les concessions ne pouvaient aller au-delà, et qu'il fallait les accepter ou se préparer à combattre sa puissante ennemie, la Russie. La réponse finale de la Porte ne sera donnée que dans quelques jours, et tout fait croire qu'elle repoussera les conditions qu'on lui impose. Lord Salisbury a eu dernièrement une entrevue avec le Sultan et lui a déclaré que le gouvernement anglais approuvait les propositions des plénipotentiaires, et que s'il refusait d'y accéder, l'Angleterre ne pourrait rien faire pour le maintien de l'empire turc. Le Sultan a paru très-affecté de cette déclaration, mais il a répondu qu'il ne pouvait prendre sur lui la responsabilité d'une décision aussi grave, et que la décision sera prise dans une réunion du prochain Grand Conseil. Il paraît, d'après les dépêches télégraphiques, que les patriarches catholiques, grecs et bulgares, ont été invités à se rendre à cette séance du Conseil, afin de prendre part aux délibérations. Si le fait est véritable, c'est la première fois, croyons-nous, que l'empire ottoman offre un tel exemple de tolérance à l'égard des chrétiens qui se trouvent sous sa loi.

La Turquie conseille actuellement aux Serbes et aux Monténégrins de faire la paix immédiatement, parce que l'armistice ne sera certainement pas renouvelé au premier mars, leur donnant par là entendre qu'ils doivent peu compter sur la Russie qui fera la guerre pour son propre compte. L'ordre donné aux volontaires russes servant en Serbie de revenir en Russie, semble indiquer que le conseil ne porte pas tout-à-fait à faux.

La Russie cherche évidemment à gagner du temps, quoiqu'elle serait sans doute mécontente de voir les affaires prendre une tournure pacifique. Il paraît qu'elle n'est pas préparée à une guerre aussi formidable que la lutte avec la Turquie. L'argent lui manque et il lui faudra probablement quelques mois encore, avant que la déclaration de guerre soit proclamée. D'un autre côté les travaux de la conférence devront se terminer sous peu, que ses efforts de conciliation soient ou non couronnés de succès.

P. HUDON.

---